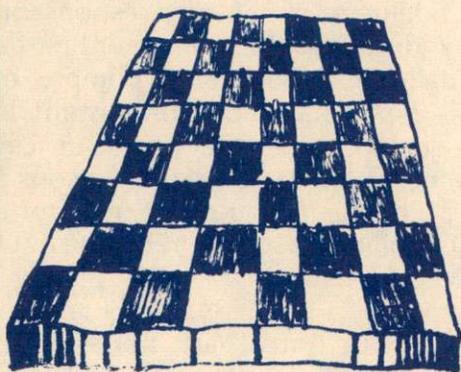


ATTENTION!... SUJET EXPLOSIF!...



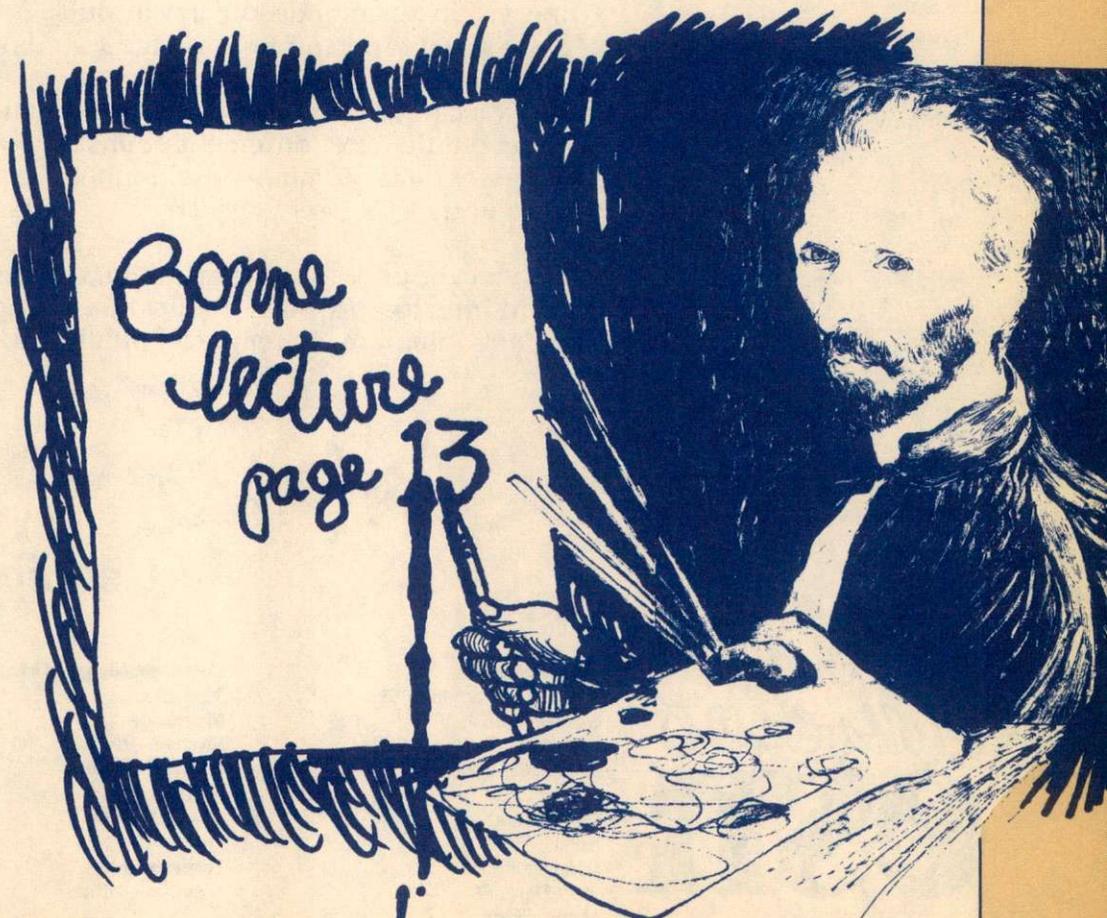
Lentement, sournoisement, a proliféré dans le monde du travail un fruit insolite issu du mariage des stratégies patronales et de la crise économique: le travail précaire. Statuts de plus en plus nombreux de temps partiels, de temporaires, de sur appel, de contractuel-les, de pigistes, etc, ont forcé le mouvement syndical à remettre en question plusieurs de ses principes traditionnels. Des débats difficiles s'annoncent dans nos rangs sur le sujet. Lucie Laurin a rapporté plusieurs réflexions et interrogations intéressantes d'un récent colloque organisé par le Conseil central de Montréal intitulé: «*Le travail précaire: à combattre ou à civiliser?*».

Page 3

«On est assuré de n'être jamais complètement malheureux quand on a connu très tôt le bonheur de lire»

C'est à ce plaisir de lire que vous convie NOUVELLES CSN dans cette «édition des vacances», la dernière avant septembre. Nous avons demandé à plusieurs personnes ce qu'elles avaient aimé lire, récemment. Résultat: de la vie de Van Gogh à celle de Mitterrand, de l'histoire du syndicat polonais Solidarité à celle des grèves, du recueil de chroni-

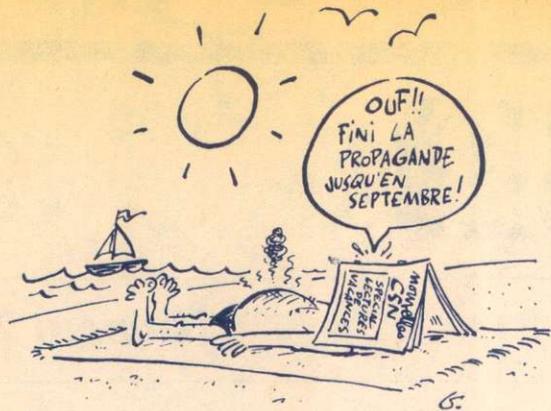
ques de voyages aux romans policiers «progressistes», de la bande dessinée dite «marginale» au dernier Michel Tremblay, en passant par la place de la femme au temps des Pharaons, le lecteur et la lectrice trouveront sûrement dans ces neuf pages de «critiques» au moins un sujet qui les intéresse.



AUSSI

**SOREL, IL Y A 50 ANS:
LES GRANDES GRÈVES**

Page 21



Seize éditions et 432 pages plus tard, la «saison» 1986-87 de NOUVELLES CSN se termine donc avec le présent numéro. Ça vous permettra de lire autre chose pendant vos vacances (!) et nous, de reprendre notre souffle.

Parlant de lectures, justement, c'est quelques-unes de celles qui nous ont particulièrement plu ou intéressés ces derniers temps que nous vous proposons de partager (voir page 13), dans ce numéro traditionnellement dit de «vacances»: des lectures de tous les genres et pour tous les goûts (espérons-nous). Ce ne sont que d'humbles suggestions, agrémentées, selon le cas, de tout aussi humbles appréciations personnelles qui ne visent qu'à vous donner quelques pistes de sélection dans le choix de vos lectures de vacances.

Ce qui ne nous écarte pas pour autant de notre vocation première, l'information syndicale: les questionnements puisés par Lucie Laurin au colloque du Conseil central de Montréal sur le travail précaire interpellent quiconque a une vision du monde du travail qui dépasse sa petite personne (voir page 3).

Michel Crête, lui, nous rappelle qu'il y a cinquante ans, les travailleurs de Sorel ont dû lutter durement pour se débarrasser de la «Clique» et se donner des syndicats CSN (voir page 21).

Il nous importe par ailleurs, avant d'interrompre nos publications jusqu'en septembre, de remercier publi-

quement tous ceux et toutes celles qui font que, à toutes les deux semaines, dix mois par année, NOUVELLES CSN «tombe dans les mains» auxquelles il est destiné: les membres de la CSN.

Si c'est du radotage que de dire qu'un journal n'a pas de raison d'être autre que ses lecteurs et lectrices, il est cependant peu connu et reconnu qu'un maillon indispensable de la chaîne qui amène le journal à ceux-ci, ce sont les militants et militantes qui en assurent la diffusion sur vos lieux de travail, fidèlement à toutes les deux semaines, que ce soit sur la table de votre cafétéria, à votre salle de repos, au poste de pointage, etc. Cette fidélité et ce sens des responsabilités syndicales font certainement partie des qualités qui, au bout du compte, et depuis des décennies, alimentent la force de la CSN au Québec. Que ces personnes sachent que nous pensons à elles à chaque fois qu'un-e militant-e nous témoigne de son appréciation pour NOUVELLES CSN.

Pour notre part, nous tenterons, encore en septembre prochain, d'améliorer ce journal de la Confédération des syndicats nationaux de façon à répondre aux attentes du plus grand nombre de nos lecteurs et lectrices.

Et vous? Quelles sont ces améliorations qui vous plairaient? «Il n'y a pas de gêne à y avoir»: vous nous écrivez au 1601 de Lorimier, Montréal H2K 4M5; ou vous nous téléphonez au 514-598-2159 (et comme dit Radio-Canada: «nous assumons les frais d'appel»).

Et juste pour faire changement, c'est à la fin de l'article que nous vous récompenserons (!) d'un titre, cette fois-ci:

BONNES VACANCES!

L'équipe de NOUVELLES CSN

nouvelles
CSN

Coordination

Jean-Pierre Paré (514-598-2159)

Rédaction:

Jean-Noël Bilodeau
Jean-Anne Bouchard
Michel Crête
Guy Ferland
Henri Jalbert
Lucie Laurin
Jean-Pierre Paré
Michel Rioux

Photographes

Alain Chagnon
Robert Fréchette
Jean-François Leblanc
Hélène Rochon
Martin Roy

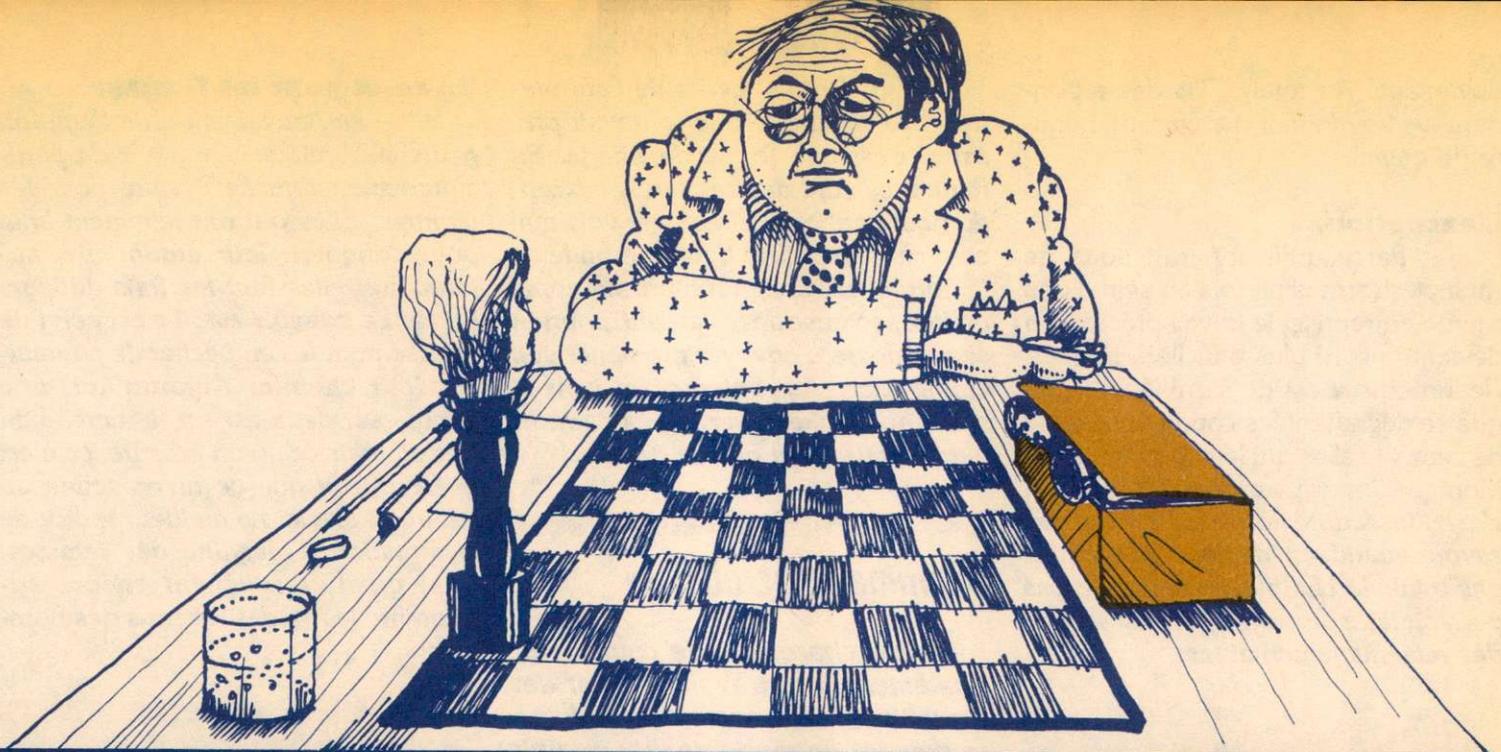
Conception graphique

Jean Gladu
Montage
Mychèle Arbour
Caricaturiste
Garnotte
Composition
Tricycle compo
Impression
Métropole Litho

Distribution

l'équipe de distribution CSN
(514-598-2233)

NOUVELLES CSN est l'organe officiel de la Confédération des syndicats nationaux. Publié à tous les quinze jours, il est tiré à 32,000 exemplaires et distribué gratuitement dans les 2,024 syndicats de la CSN à travers le Québec. Les syndicats locaux ont l'autorisation (et notre encouragement) d'en reproduire le contenu. Pour recevoir des copies supplémentaires: Service de distribution CSN, 514-598-2233.



ATTENTION!... SUJET EXPLOSIF!... REMISES EN QUESTION... DÉBATS DIFFICILES... ÉTHIQUE SYNDICALE EN CAUSE... ATTENTION!... SUJET EX-

GÉRER L'INSÉCURITÉ

par Lucie Laurin

On ne l'avait pas vu venir, ce coup-là. Il s'est préparé en dehors de nos champs de bataille coutumiers. Le temps d'ouvrir les yeux, il s'était déjà implanté partout, tentaculaire, indéracinable. Fruit insolite du mariage des stratégies patronales et de la crise économique, le travail précaire menace maintenant nos plus chers acquis. Instrument privilégié entre les mains des employeurs, qui en usent et en abusent pour contourner les conventions collectives et éventuellement éliminer les syndicats, le travail précaire demeure encore pour le mouvement ouvrier un sujet explosif, source de division mais aussi de rapprochement...

Après un premier colloque à l'hiver 1984 tenu entre «non précaires» pour tenter de cerner le problème, le comité «droit au travail» du Conseil central de Montréal (CSN) en organisait un second le 9 mai dernier, s'adressant celui-là aux précaires, syndiqués ou non. *«Les précaires sont venus enrichir notre problématique, déclarait au terme du colloque Gilles Frenette, conseiller syndical au Conseil central de Montréal. Ils nous ont permis de prendre une mesure plus juste du problème, pour proposer des solutions plus appropriées...»*

...«Et tout d'abord, poursuit Gilles Frenette, les précaires ont découvert un nouveau sens, une nouvelle



Gilles Frenette

leur valeur au travail. Il ne s'agit plus pour eux de travailler pour travailler, mais de travailler pour vivre. Les précaires ont appris à gérer leur insécurité, à force d'être précaires à perpète. Ils se sont adaptés, ce qui ne veut pas dire qu'ils acceptent leur précarité; c'est comme pour l'esclavage...»

Pendant ce temps, une nouvelle conception du travail a vu le jour aussi chez les privilégié-e-s que sont les employé-e-s permanents à temps plein et syndiqués. À côté de la vision traditionnelle qui en pousse plusieurs à travailler de 60 à 80 heures par semaine, parfois pour satisfaire d'énormes besoins matériels, parfois parce qu'ils n'ont pas été habitués à faire autre chose que travailler, il y a maintenant ceux et celles, de plus en plus nombreux, pour qui le travail n'occupe plus toute la place dans leur vie, et qui apprécient par exemple de passer plus de temps avec leurs enfants.

Selon une étude du Conference Board of Canada rendue publique en mars dernier, 29% des Canadien-ne-s accepteraient une réduction de salaire si cela leur permettait de travailler moins; à l'inverse, 30% souhaiteraient pouvoir travailler plus, pour gagner

davantage. Au total, 57% des répondant-e-s voudraient changer leur horaire de travail.

L'exception...

Parce qu'il apparaît sous de multiples formes parfois au sein d'une même entreprise, le travail précaire en devient encore plus difficile à traquer. Néanmoins, c'est de semblable façon que se dégradent les conditions de vie de ceux et celles qui le subissent. Pour Monique Simard, «un emploi précaire, c'est l'insécurité totale. C'est ne pas savoir quand on devra travailler, ne pas avoir le choix de refuser, ne pas pouvoir faire de projets, et c'est surtout des revenus lamentables.



Monique Simard

«Il faut se méfier de l'affirmation très répandue que le travail précaire, c'est une forme de liberté. En réalité, ce sont des cas rares, l'exception qui confirme la règle. Je vois mal comment un pigiste dans le monde de l'information, une infirmière sur appel ou une serveuse de restaurant, pourrait se permettre d'envoyer promener son employeur... Au contraire, ces gens-là sont encore plus asservis aux patrons, parce qu'ils n'ont pas de droits!»

«Comme les acrobates»

«Les chargé-e-s de cours sont, finalement, des travailleuses et des travailleurs autonomes. La précarité devient un mode de vie; on finit par aimer son statut de pigiste. Ce qui n'empêche pas qu'on apprécierait un minimum de protection. Les acrobates ont beau aimer l'acrobatie, ne devraient-ils pas avoir droit à un filet de sécurité?»



CAROL NADON, Syndicat des chargé-e-s de cours de l'Université du Québec à Montréal (SCCUQ)

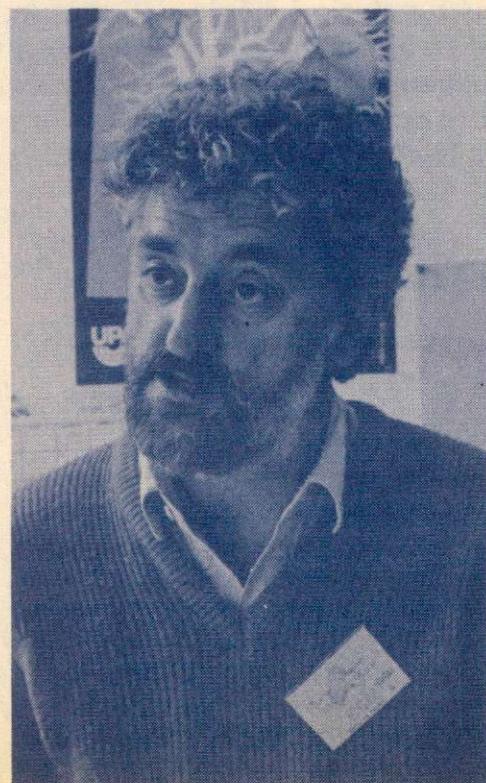
Un recul pour les femmes

«La précarisation de l'emploi, poursuit Monique Simard, c'est particulièrement difficile à vivre pour les femmes. Elles qui ont tellement lutté pour conquérir leur autonomie, aujourd'hui, elles font les frais de leurs luttes. Le pouvoir établi s'est servi de la crise pour les empêcher de poursuivre leur chemin. Aujourd'hui, une femme sur deux est sur le marché du travail, mais ce qu'on lui offre, ce n'est guère mieux que ce qu'on offrait au début du siècle. Le meilleur indice de la situation d'inégalité des femmes, c'est qu'elles touchent encore aujourd'hui les 2/3 des revenus des hommes!»

«Repenser toute la gestion de l'emploi»

«J'ai fait beaucoup de syndicalisme lorsque j'étais dans l'enseignement; pour cette raison, j'ai été presque congédié par la porte d'en arrière. Depuis ce temps, je suis en situation d'instabilité. Ce n'est pas simple de trouver autre chose que des jobbines!

«À mon avis, l'espoir est dans le syndicalisme. Mais les centrales doivent ouvrir de nouveaux champs d'action; il ne s'agit surtout pas de s'attaquer aux précaires, mais de repenser toute la gestion de l'emploi...»



ROGER ALAIN, non-syndiqué

Une prolifération galopante

«La prolifération des emplois précaires ces dernières années, explique Monique Simard, est due selon moi à deux facteurs combinés: un, l'exigence des employeurs pour une main-d'oeuvre qu'ils souhaitent extrêmement flexible, que l'on peut déplacer, congédier, rappeler à volonté, ce qui n'est pas un phénomène nouveau. Deux, la crise de l'emploi, qui a mis à la disposition du patronat une main-d'oeuvre abondante et peu exigeante, une main-d'oeuvre qui n'avait pas le choix.

«D'autres raisons viennent se greffer à cela. Le marché de l'emploi se transforme à vue d'oeil; il se développe de plus en plus dans le secteur des services. La main-d'oeuvre, elle aussi, s'est considérablement transformée, avec l'arrivée massive des femmes. Enfin, il y a l'incapacité des organisations syndicales à contrer ce phénomène; comme elles sont implantées dans des secteurs plus traditionnels, elles manquent d'expertise dans les secteurs les plus touchés par la multiplication des emplois précaires.»

La réaction syndicale

Comment les syndicats ont-ils réagi jusqu'ici face à un phénomène qui menace leur existence même? «Ils ont développé deux types de mécanisme de défense, répond Gilles Frenette:

– accorder plus de bénéfices aux précaires pour les inciter à devenir réguliers;

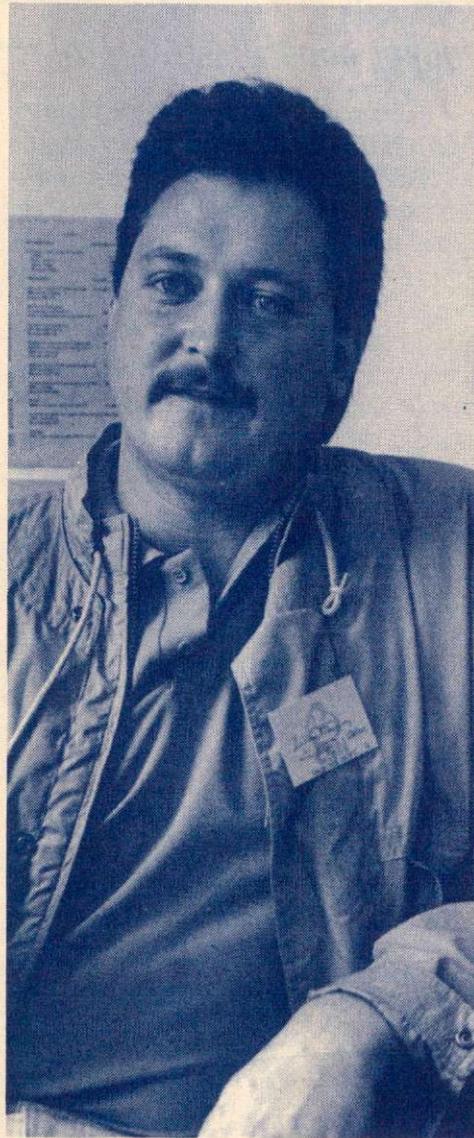
– rendre coûteuse pour les employeurs l'utilisation de main-d'oeuvre précaire. Cette dernière stratégie n'a pas donné les résultats escomptés, les patrons tenant encore plus à la flexibilité de la main-d'oeuvre qu'aux sous.» Certains syndicats ont aussi adopté des mesures qui pénalisent les précaires pour les inciter à chercher à devenir permanents, allant, pour certains d'entre eux, jusqu'à leur refuser le droit de vote aux assemblées syndicales.

«Leur présence à l'exécutif a changé les mentalités»

«Nous sommes parmi les rares camionneurs affectés à la distribution des journaux à être syndiqués en Amérique du Nord. Chez nous, ceux qu'on appelle les substituts sont représentés à l'exécutif syndical; de cette façon, on les fait participer à la vie syndicale et on évite les divisions au sein des membres.

«Dans notre convention collective, nous avons une clause qui oblige l'employeur à assurer d'abord aux substituts une quatrième journée de travail par semaine avant d'en offrir une cinquième aux réguliers (qui ont la semaine de 4 jours); c'est un acquis qui a d'abord fait l'objet d'un long débat en assemblée syndicale. Maintenant, c'est tout à fait accepté. Nous avons également une clause qui limite le choix des vacances pour les réguliers et les empêche d'accaparer les meilleures périodes sans rien laisser aux précaires.

«La présence des précaires à l'exécutif syndical a eu des résultats très positifs; les mentalités ont changé. Les réguliers sont maintenant plus disposés à partager. D'ailleurs, ce changement de mentalité n'est pas sans influencer aussi l'entreprise par ricochet...»



GILLES DUGUAY, Syndicat de l'Industrie du Journal du Québec (La Presse)

Le travail précaire, c'est...

Les caractéristiques des emplois précaires*:

- ils offrent une durée réduite de travail;
- procurent un faible revenu annuel;
- offrent peu ou pas d'avantages sociaux;
- n'offrent aucune sécurité d'emploi;
- procurent un statut social inférieur.

Un travailleur ou une travailleuse précaire peut être:

- à temps partiel régulier;
- à temps partiel occasionnel, sur appel;
- temporaire;
- contractuel-le;
- pigiste;
- saisonnier-ère.

* D'après le document du Conseil Central de Mtl Travail précaire: à combattre ou à civiliser?

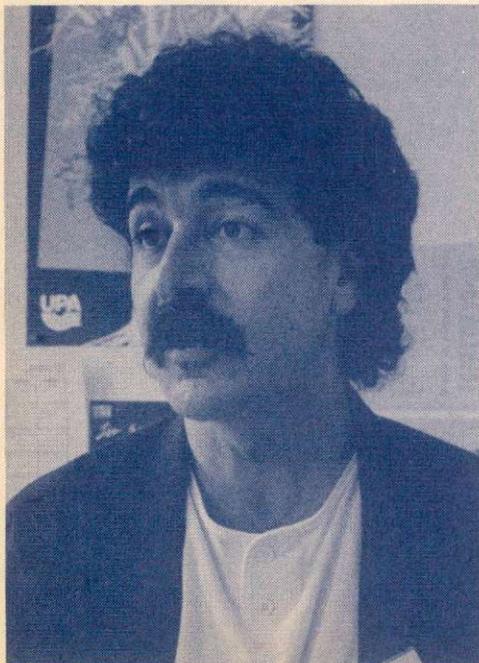
Dans les syndicats CSN, le débat sur le temps supplémentaire est ouvert. Difficile débat, qui remet en question ce que plusieurs ont toujours considéré comme un droit acquis. Mais débat inévitable, qui s'inscrit dans la démarche entreprise par la centrale depuis quelques années déjà, et visant à réduire de multiples façons le temps de travail afin de créer des emplois...

«Ne pas se mettre les précaires à dos»

«Notre syndicat n'est pas affilié, et même si on y trouve des recherchistes (dont je suis), il est bien davantage conçu pour protéger des artistes que des recherchistes.»

«Pour les employé-e-s précaires, qui ne sont pas membres du syndicat, on prélève une cotisation syndicale de 5 1/2% du salaire hebdomadaire, ce qui dans mon cas équivaut à 22\$ par semaine! Il faut un contrat de 13 semaines pour devenir membre du syndicat, et voir sa cotisation réduite de moitié.»

«Dans la logique syndicale, on veut ainsi faire la lutte à la multiplication des emplois à temps partiel qui est une menace aux emplois à temps plein; on pénalise les précaires pour les encourager à devenir réguliers. Mais d'après moi, c'est une mauvaise logique; car ainsi, on se met les précaires à dos, qui ne voient aucun intérêt dans le syndicalisme...»



ROGER RASHI, Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists (ACTRA)

D'abord, ouvrir les yeux

Quelles solutions le mouvement syndical doit-il mettre de l'avant? *«Difficile de prôner déjà des solutions, déclare Gilles Frenette. On n'a pas pris assez de distance face au problème: on en est encore à la prise de conscience.»*

Réduction du temps de travail, planchers d'emploi, syndicalisation des précaires, implication de ces derniers dans la vie syndicale, mesures législatives, telles sont les pistes de solutions avec lesquelles jonglent ceux et celles qui se penchent sur la question.

«Rester à l'écoute des groupes populaires»

«L'emploi précaire n'est pas un phénomène récent. Il y en avait aux XVII^e et XVIII^e siècles; et il y en a eu aussi après la deuxième guerre mondiale. On peut dire que le mouvement syndical a une part de responsabilité dans ça.»

«C'est pourquoi il se doit d'intervenir; d'ailleurs, il est bien placé pour le faire! Il est bien implanté et il a déjà des structures de communication avec les autres agents du monde du travail.»

«Mais attention! Le mouvement syndical doit se garder de prendre le monopole dans un débat qui doit être le plus large possible, et il doit rester à l'écoute des groupes populaires.»



GHYSLAINE MARCOTTE, Au bas de l'échelle (organisme voué à la défense des non syndiqués)

Mais au-dessus de tout cela, *«il y a une question d'éthique syndicale à développer, même si ça dérange»*, comme le disait à la clôture du colloque Yves Vaillancourt, responsable du comité droit au travail. *«Ce qui est certain, reprend Monique Simard, c'est que le mouvement syndical ne peut fermer les yeux sur une telle discrimination; car pour moi, quand on fait une distinction entre deux catégories d'employé-e-s, on fait de la discrimination. Pourquoi un groupe aurait-il droit à des vacances décentes et à l'assurance collective, et pas un autre?»*

Et la première vice-présidente de la CSN de conclure: *«Le mouvement syndical risque de perdre toute crédibilité s'il ne s'ouvre pas à ces réalités. Car ce n'est pas vrai qu'en occupant seulement de ceux et celles qui vont bien, on va améliorer le sort de ceux et celles qui ne vont pas bien...»*

«Une question d'éthique»

«Pour moi, c'est une question d'éthique. Jamais je n'accepterais du temps supplémentaire si les surnuméraires n'ont pas été servis d'abord. Je considère que c'est une pure question de hasard si j'étais là avant les autres, ça n'a rien à voir avec la compétence. Le malheur avec ça, c'est que le débat tourne souvent autour de la question monétaire, alors que les grands principes sont oubliés...»

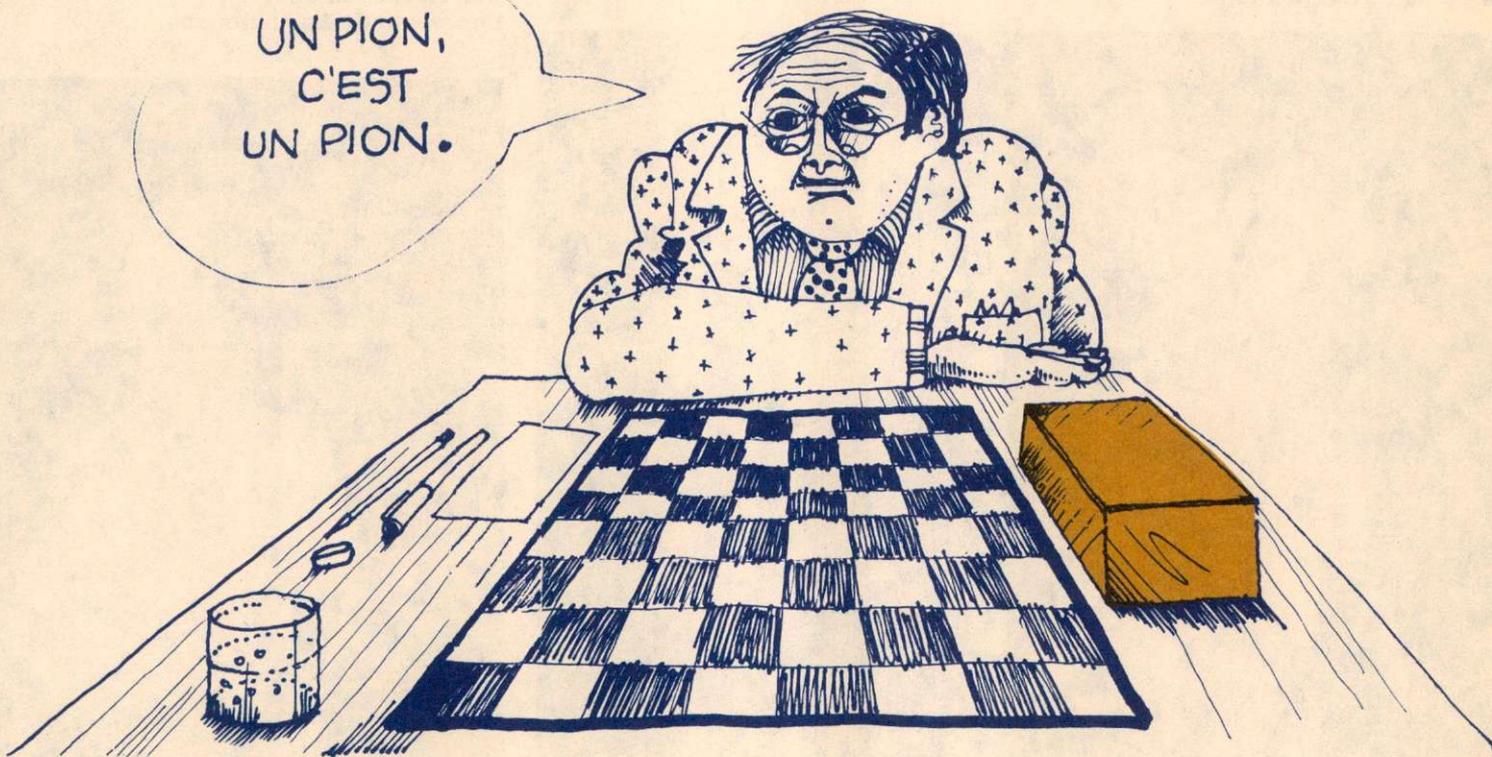


MARIE-CLAUDE DE SÈVE, Syndicat des travailleuses et travailleurs de la Coopérative de l'UQAM

ÉVOLUTION DES EMPLOIS À TEMPS PARTIEL, DE 1975 À 1987, AU CANADA

Année	Total des emplois (milliers)	Emplois temps plein		Emplois temps partiel		Temps partiel involontaire		
		000	% du total	000	% du total	000	% du total	% du temps partiel
1975	9 284	8 296	89.4	988	10.6	109	1.2	11.0
1979	10 395	9 094	87.5	1 301	12.5	222	2.1	17.1
1983	10 734	9 083	84.6	1 651	15.4	471	4.4	28.5
fév. 1987	11 426	9 499	83.2	1 927	16.8	460	4.0	23.8

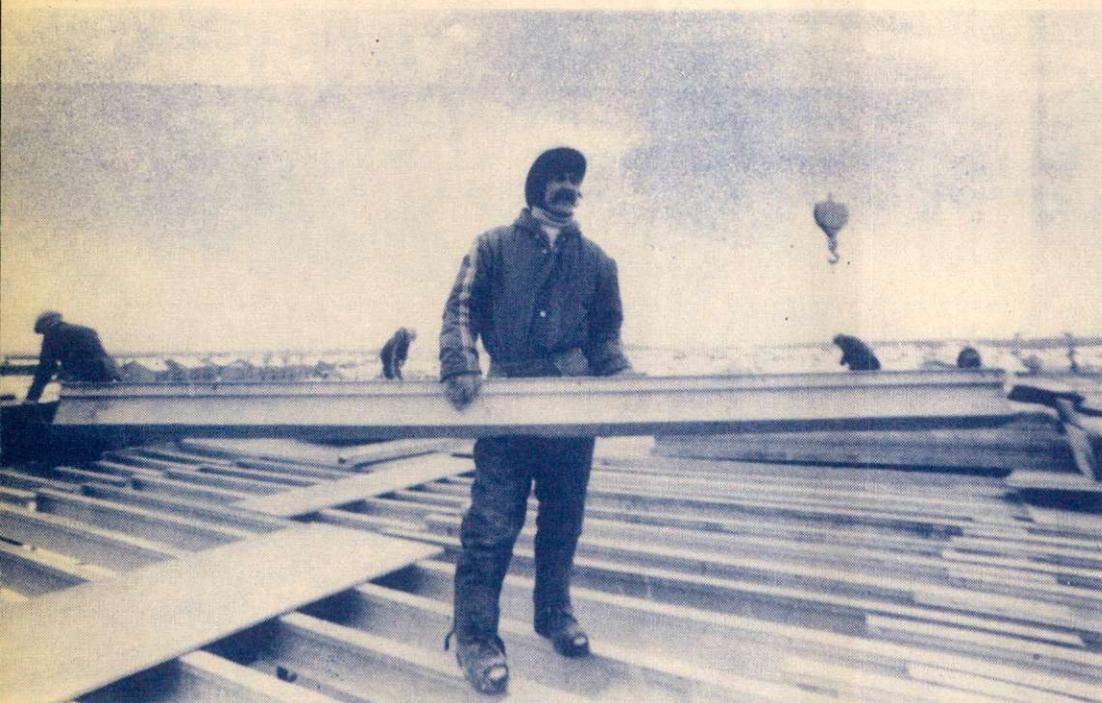
UN PION,
C'EST
UN PION.



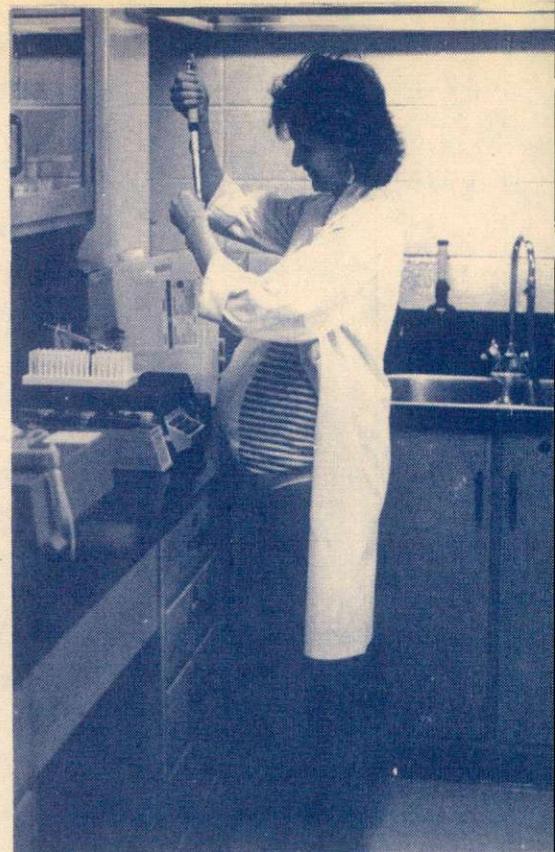
GÉRER L'INSÉCURITÉ

VOUS RECONNAISSEZ-VOUS?

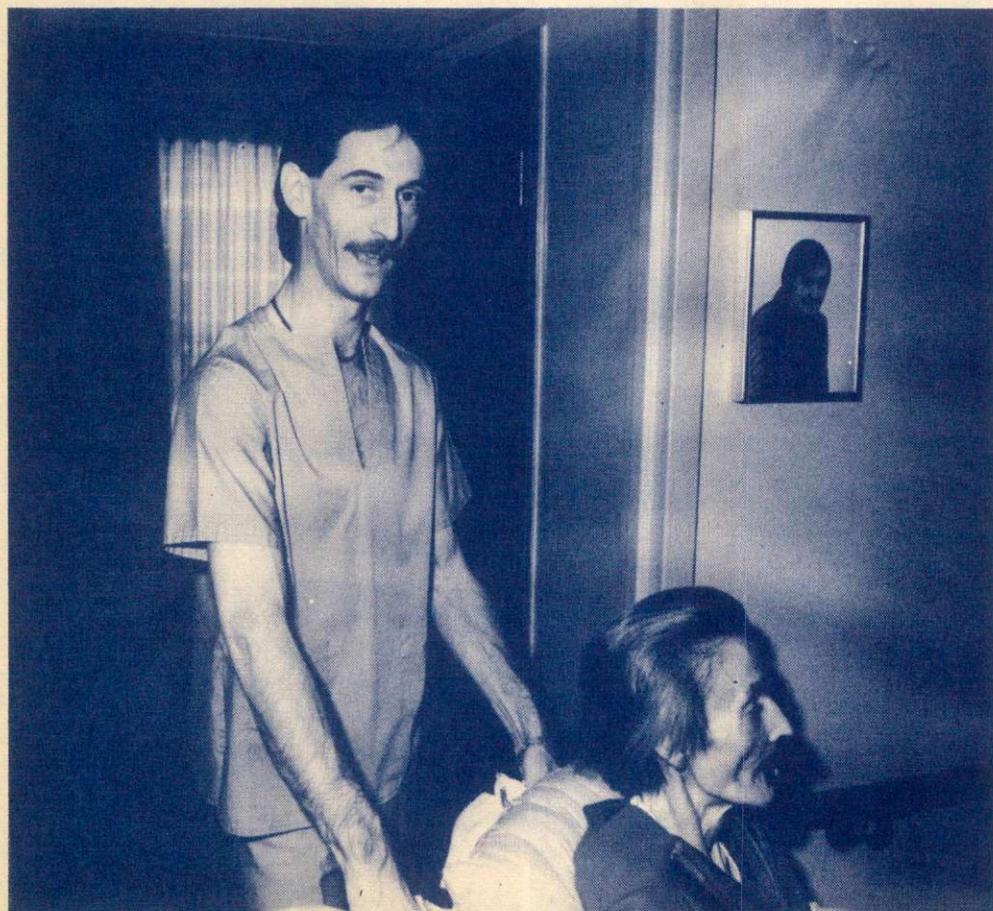
Quelques-unes des photos sur vos lieux de travail que vous nous avez fait parvenir (voir page 32)



Pierre Vadnais, menuisier, pendant le transport d'un «aluma» sur un chantier à Ville St-Lambert.
Une photo de Serge Rodier.



Julienne Bernier, technicienne en laboratoire et enceinte de 29 semaines, CLSC des Trois saumons.
Une photo de Éric Larouche.

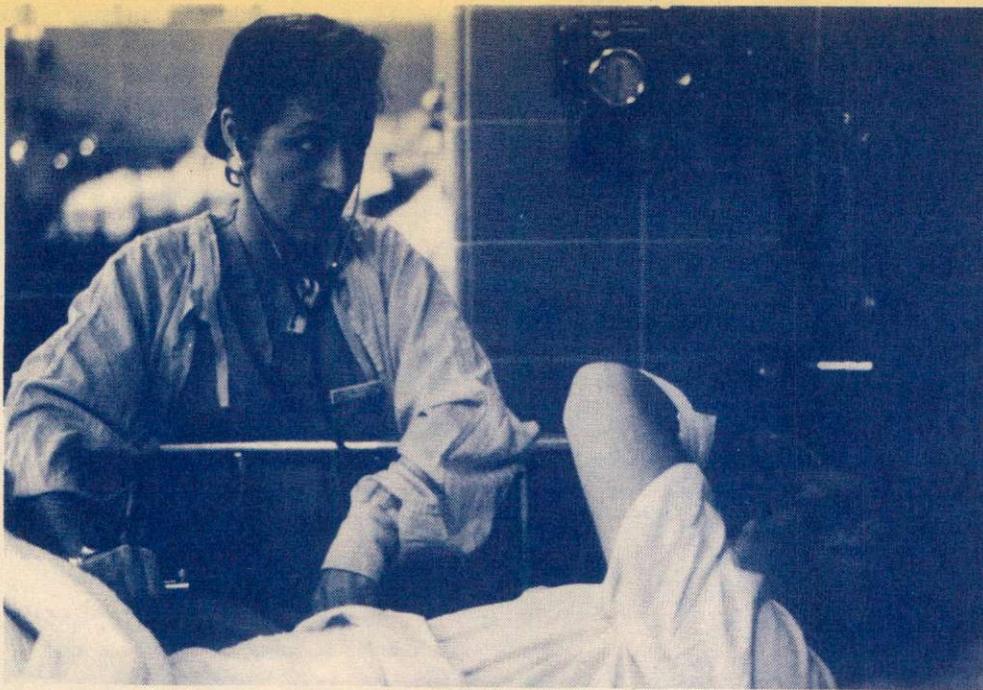


Lloyd Ward, préposé aux bénéficiaires, assiste Mme Deslandes au centre d'accueil Éloria Lepage.
Une photo de Michel Robitaille.



Sylvie Caron, et un pain qu'elle vient tout juste d'emballer à la Boulangerie Dupéré.

Une photo de Guy Drouin.

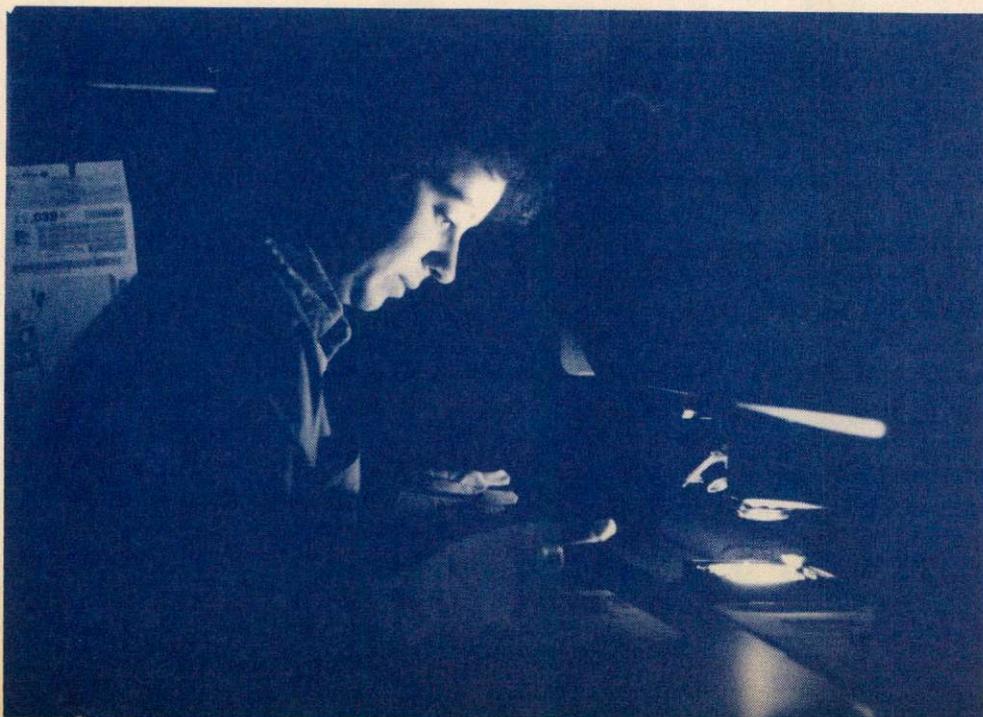
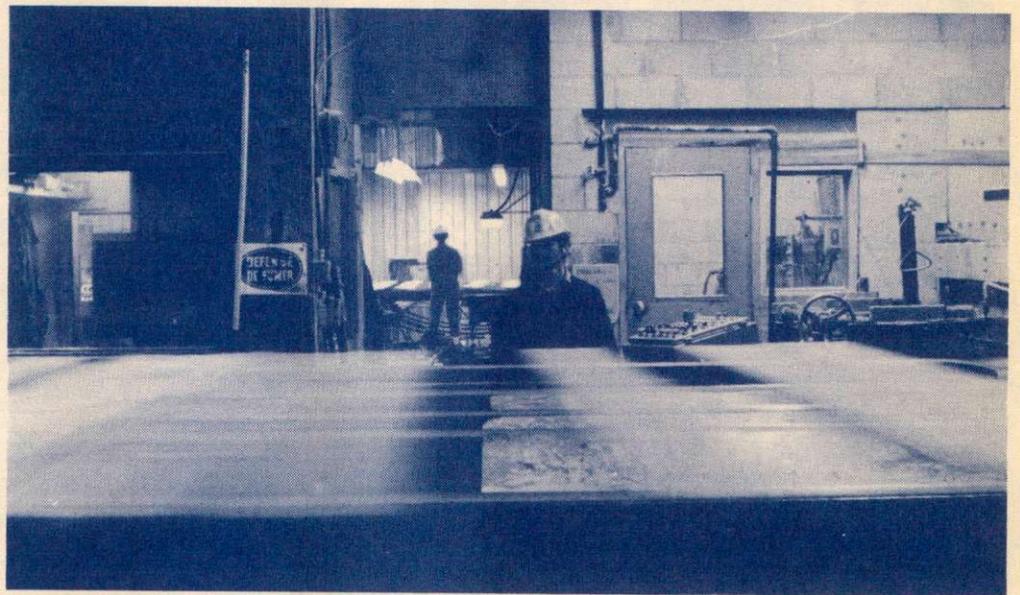


Une scène familière à l'Hôpital Notre-Dame
Une photo de Redgi Poirier.

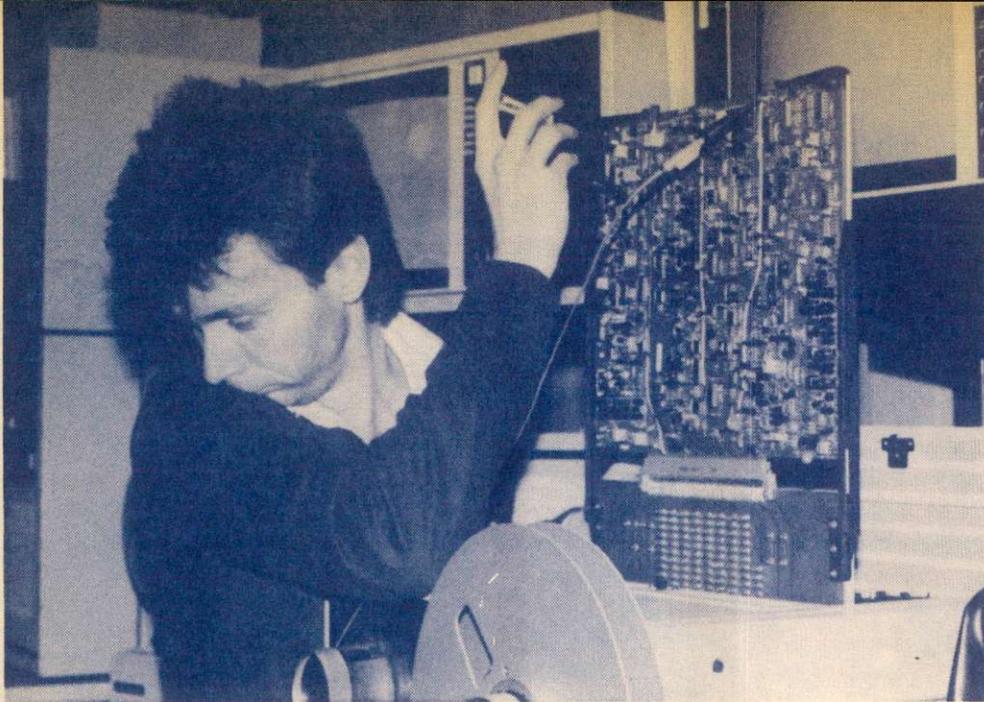


À la Scierie Béarn, Léo Rannou s'apprête
à mettre en marche une redoutable ra-
boteuse pouvant produire jusqu'à 725
pieds linéaires à la minute.
Une photo de Jean-Guy Goulet.

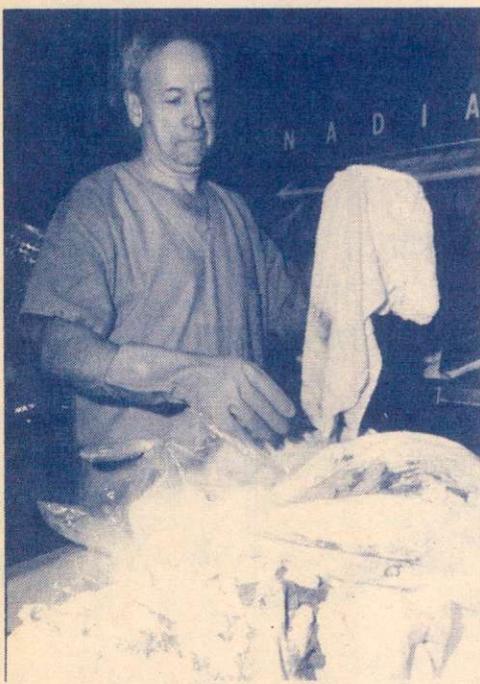
Jocelyn Létourneau, entêteur de la
raboteuse à la Scierie Béarn.
Une photo de Jean-Guy Goulet.



Ginette Landry, technicienne chez Direct
Film, vérifie la densité d'un négatif
avant de l'imprimer en photo couleur.
Une photo de André Forté.



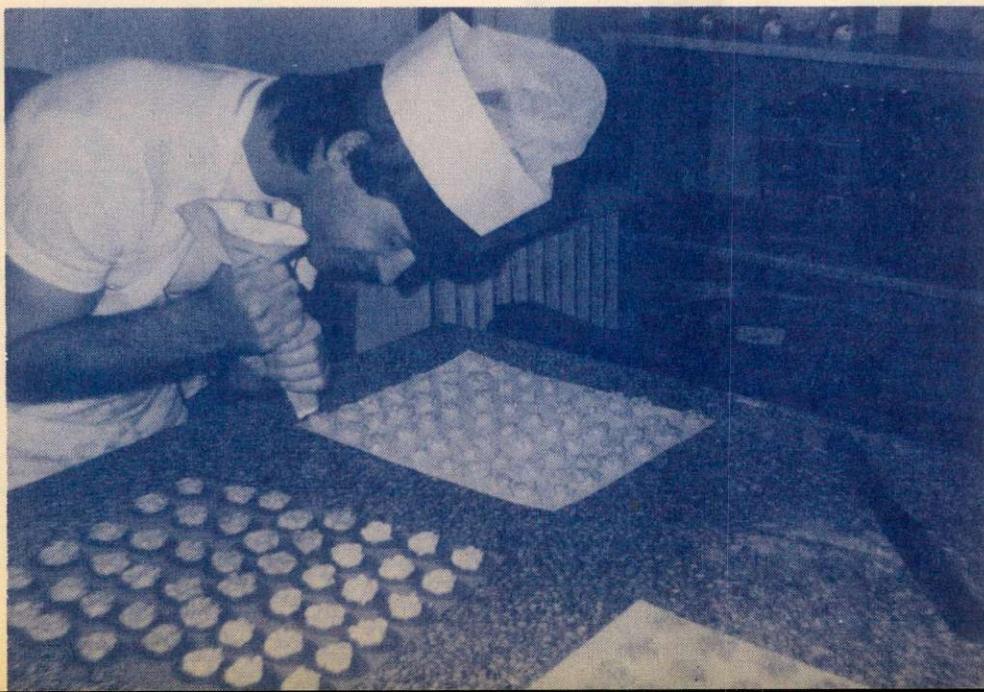
Richard Roy, technicien en maintenance électronique à Télé-Métropole, effectue une réparation mineure sur un VTR. Une photo de Carl Boivin.



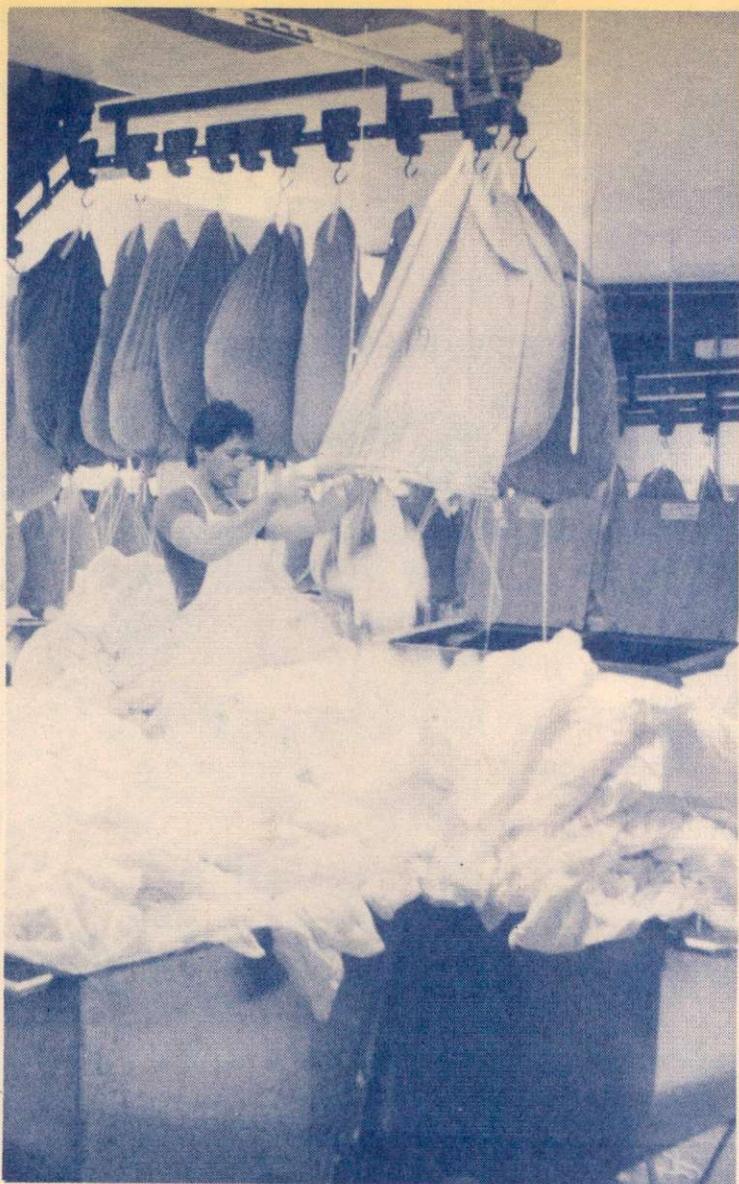
Le buandier Armand Fontaine, du Centre Hospitalier Honoré-Mercier, a le cœur solide: il remplit les lessiveuses de linge souillé. Une photo de Daniel Messier.



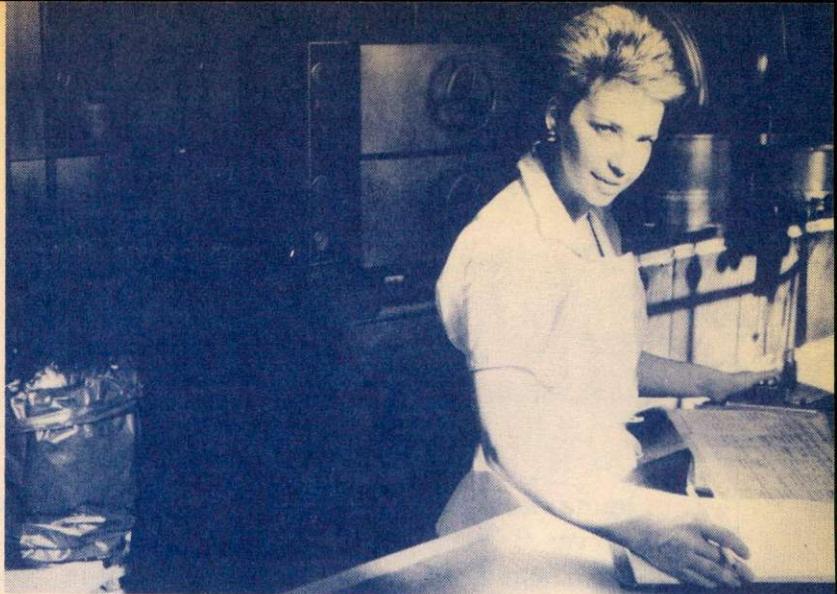
Jean Lafrance, aide alimentaire à la laverie des cuisines de l'hôpital Notre-Dame. Une photo de André St-Denis.



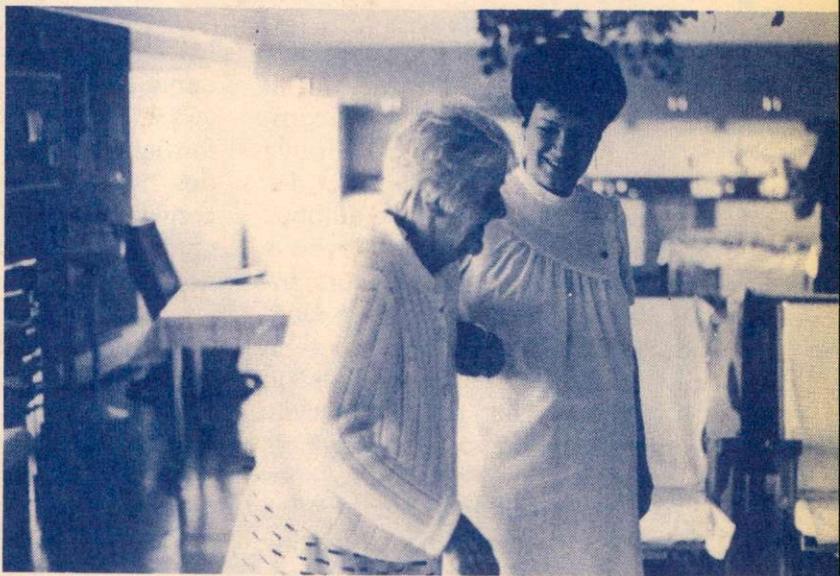
Serge Beauregard, cuisinier-pâtissier, confectionne les roses qui décoreront les gâteaux du 50^e anniversaire de quelques religieux au Collège Mont-Sacré-Coeur. Une photo de Gilles Beauregard.



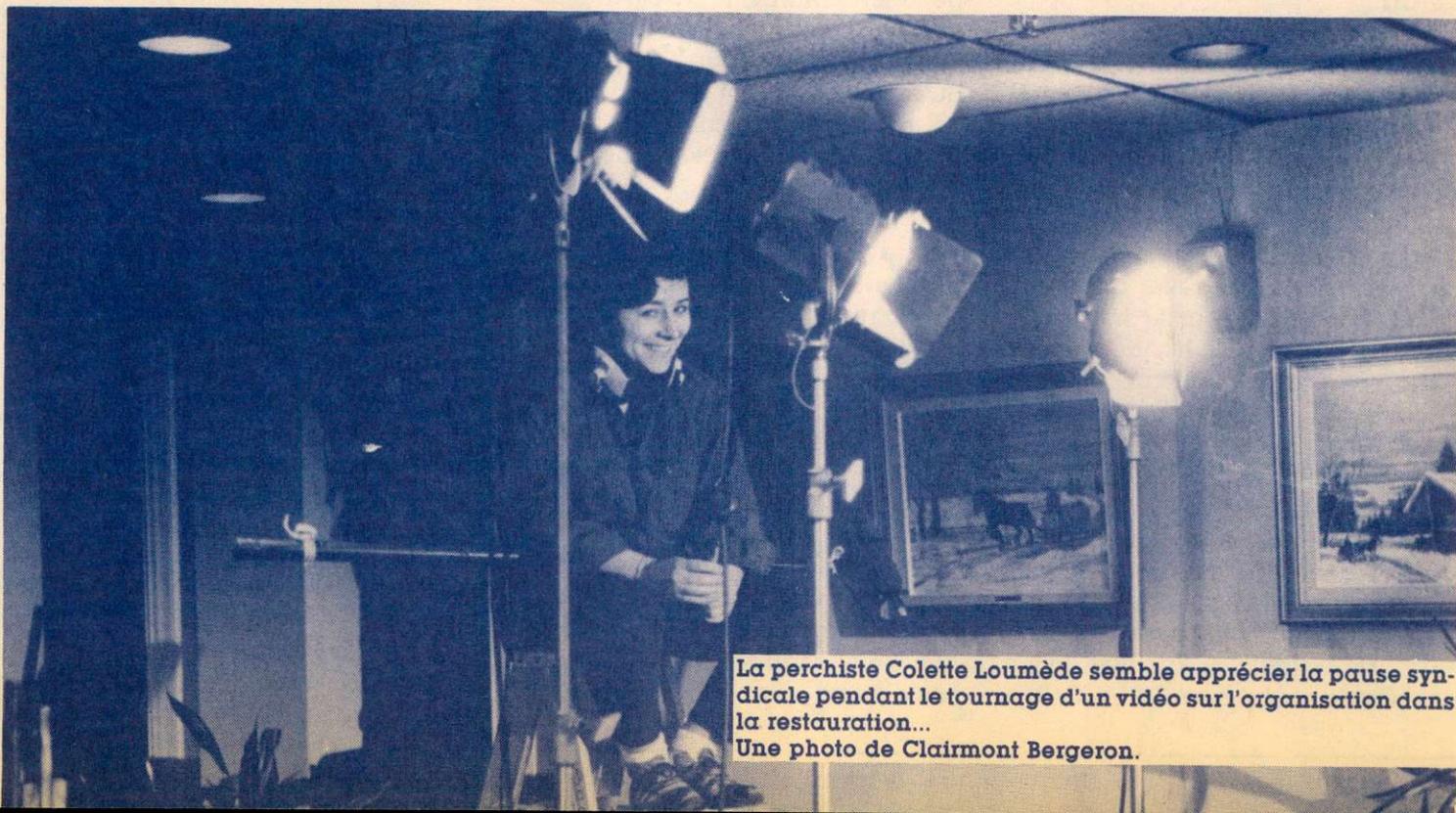
Magella Tanguay, préposé au linge souillé, hôpital St-Julien.
Une photo de Yves Marcoux.



Carole Robert prépare des menus pour les bénéficiaires du centre d'accueil Éloria Lepage.
Une photo de Michel Robitaille.



Enceinte de 7 mois, Chantale Bélanger, infirmière-auxiliaire, accompagne une bénéficiaire de l'unité des soins prolongés au CLSC des Trois saumons.
Une photo de Éric Larouche.



La perchiste Colette Loumède semble apprécier la pause syndicale pendant le tournage d'un vidéo sur l'organisation dans la restauration...
Une photo de Clairmont Bergeron.

«LA FEESP, UNE FÉDÉRATION À L'IMAGE DE LA CSN»

Yves Barrette, président de la FEESP

Tout jeune président (27 ans), et fraîchement élu (début novembre 1986), Yves Barrette parle de la CSN et de sa fédération avec fierté et enthousiasme, en ce 25^e anniversaire de la Fédération des employées et employés de services publics (CSN). Lucie Laurin l'a rencontré pour NOUVELLES CSN à la veille du congrès de l'organisme qui se tient du 7 au 12 juin.

« La FEESP est à l'image de la centrale, dit-il. Diversifiée, riche comme elle. On y trouve des cols blancs et des cols bleus, des chauffeurs d'autobus et des concierges, des employé-e-s municipaux et de transporteurs privés, les employé-e-s de Loto-Québec, ceux de la Ronde, etc... En travaillant avec tous ces groupes, on acquiert une vision large de l'activité syndicale; même si ça peut parfois imposer certaines contraintes – les différents groupes n'ont pas les mêmes besoins – ça en vaut la peine pour bénéficier de toutes ces formes d'expérience syndicale!

Après la débâcle, la mobilisation

«Je suis arrivé à la présidence de la FEESP au beau milieu des négociations du secteur public et parapublic. Des négociations qui ont été beaucoup plus longues que prévu, mais qui finalement ont donné des résultats satisfaisants, notamment sur la réduction des écarts salariaux. En outre, elles ont eu un effet du tonnerre sur le moral des syndiqué-e-s, que les décrets de 1982 avaient passablement démobilisés...

«Aujourd'hui, on peut envisager la prochaine ronde de négociations avec beaucoup plus de sérénité. Nos membres ont repris confiance en eux et dans leurs organisations syndicales. On a l'intention de s'attaquer à la discrimination salariale...»

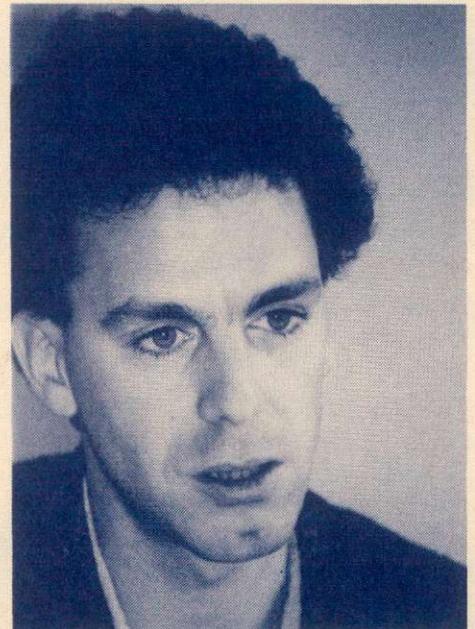
De cette fin de mandat qu'il a assumée pour remplacer Céline

Lamontagne (devenue vice-présidente de la CSN), Yves Barrette dit: «Ça été pour moi une session de formation intensive; après le boum des négos du secteur public, des conflits de travail importants, Loto-Québec, la STCUM, puis la préparation du Congrès...

«Ce Congrès, poursuit le président, sera l'occasion de nous réajuster, de nous mettre à la page. La meilleure offensive contre le maraudage, c'est d'être les meilleurs! Il s'agit pour nous de prendre le leadership, de proposer l'avenir le plus intéressant...

«Il nous faudra analyser en profondeur les grands dossiers politiques de l'heure. La privatisation a déjà commencé à affecter plusieurs de nos membres; la déréglementation représente une grande menace, particulièrement pour les syndicats du transport. Quant au libre-échange, s'il devait être adopté, il atteindrait de façon indirecte plusieurs de nos syndiqué-e-s.

«Nous avons aussi beaucoup de travail à faire pour préparer plusieurs de nos membres à l'introduction de programmes d'accès à l'égalité; certains de nos syndicats sont constitués d'hommes exclusivement, et il faut les sensibiliser à cette question. Enfin, nous avons l'intention de motiver nos militant-e-s à s'impliquer dans la fédération: avec 27,000 membres dans 350 syndicats faisant affaire avec huit ministères différents, la petite équipe de 60 représentant-e-s politiques que nous sommes ne peut arriver seule à tout faire!»



Yves Barrette

Le meilleur reste à venir

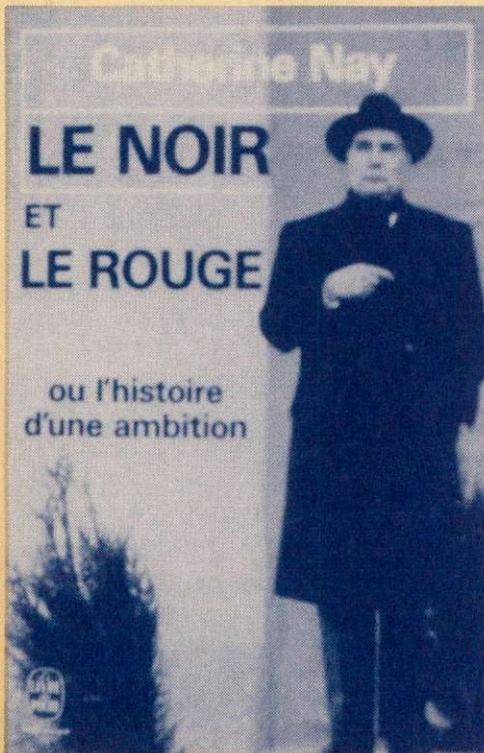
Le président Barrette nourrit pour sa fédération les plus grands espoirs:

«C'est une fédération qui a beaucoup d'avenir; je suis persuadé qu'elle n'a pas encore connu son développement le plus important. Le deuxième rang à la CSN, on va l'occuper longtemps!»



BYE BYE

Lectures de vacances



Hugo, Mitterand

La religion, pas seulement au Québec, a marqué bien des hommes politiques. C'est ce qu'on constate à la lecture de la biographie de l'actuel président de la France, M. François Mitterand, qui était de passage au Québec ces jours derniers.

Dans *Le Noir et le Rouge*, la journaliste **Catherine Nay** suit à la trace la vie singulière de cet homme, qui n'a cessé de plonger au plus profond des abîmes pour, par la suite, préparer autant de spectaculaires remontées. Le Noir, c'est l'éducation chez les bons pères, le pensionnat, les valeurs religieuses et traditionnelles transmises par le canal familial. On était négociant en vinaigre, dans cette famille de commerçant, et on était à droite, parce que c'est de ce côté-là que se trouvait l'ordre et que pour faire du négoce, l'ordre public demeure le terrain le plus sûr.

Bête politique dans le sens où sa capacité d'aller, dans toutes les situations, chercher ce qui servira ses intérêts, il l'est assurément. Fonctionnaire sous le gouvernement de Vichy, après s'être évadé des camps allemands à trois reprises, il reçut même la francisque, décoration remise par le maréchal Pétain.

Comment, dans ces conditions, commencer une trajectoire politique dans les eaux troubles de l'extrême-droite pour se retrouver, quarante ans plus tard, président d'un gouvernement socialiste qui fit tant peur à la grande bourgeoisie, au grand capitalisme, à tous les possédants? Curieux, en effet.

Mais le siècle dernier en a connu une semblable, celle du poète Victor Hugo. Homme politique et écrivain, il avait commencé son militantisme avec les monarchistes, combattant le peuple et la République, pour finir député socialiste après son retour triomphal d'exil, au moment de la Commune de Paris.

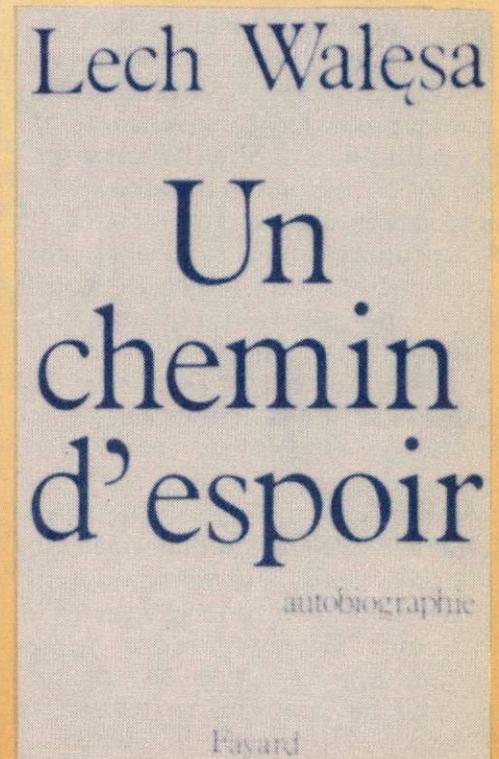
Ce sont là deux cas d'exception. La trajectoire, en effet, est la plupart du temps contraire. Combien n'en a-t-on point vu passer de la gauche à droite, en politique comme dans les syndicats? Combien de Saint-Just ont pourfendu les organisations syndicales, qu'on retrouve aujourd'hui administrant benoîtement leurs REA ou encore leurs condominiums dans les Iles?

Mitterand, homme du monde et de salon, coupa court à ces mondanités oiseuses, vers la fin des années cinquante. Voici ce qu'il en dit: «J'ai approché pendant dix ans, dix ans de trop, ce milieu du Tout-Paris qui répète indéfiniment les mêmes choses, sur le même ton, sans se lasser de son ennui, persuadé qu'il exerce un gouvernement sur les moeurs alors qu'il n'inspire

même plus les modes. J'étais séduit, eh oui, par ce qui maintenant m'exaspère».

Catherine Nay,
Le Rouge et le Noir,
Le Livre de Poche. 535 pages.

M. Rioux



L'aventure de «Solidarité»

«*Un chemin d'espoir*» du leader syndical polonais **Lech Wałęsa** constitue un événement à la fois attendu et inattendu.

Événement attendu parce que depuis longtemps, on espérait ce témoignage du chef de file des onze millions de vrais syndiqués du bloc socialiste. Événement inattendu, puisque rien ne laissait supposer que ce prix Nobel de la Paix travaillait une autobiographie d'une telle qualité.

Ce coup littéraire et politique, puisque c'en est un, a eu comme maître d'oeuvre Claude Durand, directeur des éditions Fayard, qui avait acquis naguère les droits d'édition des oeuvres d'Alexandre Soljenitsine et qui patiemment, laborieusement, a extrait de Gdansk, chapitre par chapitre et par des voies détournées, le bouquin de 604 pages que tout syndiqué devrait dévorer d'une traite.

Le combat polonais

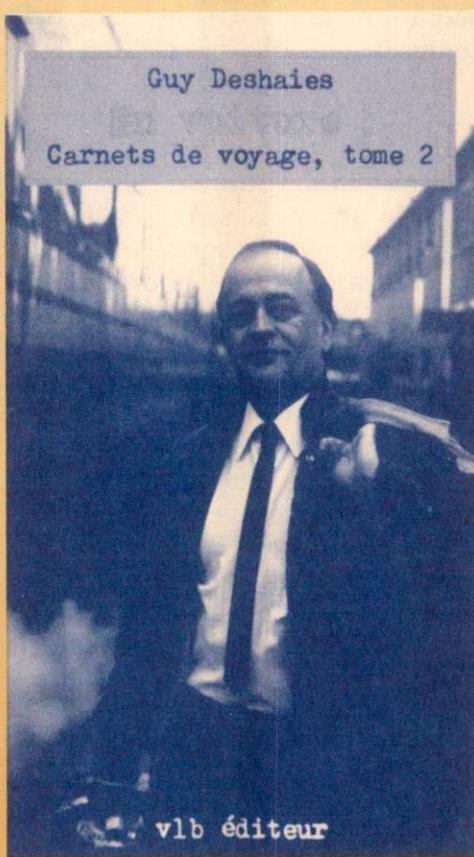
Le récit de Walesa, écrit en collaboration avec Jan Mur, pseudonyme collectif de ses interlocuteurs, s'appuie sur les archives personnelles de l'auteur, les innombrables bandes magnétiques qu'il a conservées des négociations de Gdansk et des entrevues avec des journalistes, ainsi que de son «journal d'activités» qu'il tient depuis son retour à Gdansk en 1983. L'essentiel du *Chemin d'espoir* consiste en un récit détaillé et minutieux des activités du syndicat Solidarité à partir de la grève qui lui a donné naissance en 1980. Mais le *Chemin d'espoir*, c'est aussi une foule de témoignages et de documents qui nous font saisir l'ampleur et l'importance du combat du peuple polonais pour sa libération. La première partie du volume s'ouvre sur l'enfance de Lech Walesa dans le petit village de Popowo, la famille nombreuse, les joies d'écolier, la misère toujours présente. Puis, les événements défilent: le travail au chantier naval de Gdansk en 1967, la révolte étudiante de mars 1968, la terrible grève de décembre 1970 et l'assassinat de 70 ouvriers par les forces de l'ordre. Les dix années qui séparent l'échec de la première grève de Gdansk à la formation de «Solidarinosc», le premier syndicat libre du bloc socialiste, sont relatées avec moult détails, comme si Walesa voulait nous transmettre les leçons qui accompagnent une défaite et les moyens pour la surmonter.

Beaucoup de témoignages de militants obscurs éclairent les chapitres consacrés à la formidable aventure de «Solidarité». Un certain R. Kapuscinski parle de cette époque hautement historique comme d'un «déferlement quotidien d'émotions». Les 500 jours du règne du peuple prendront fin avec l'état de guerre déclenché par le général Jaruzelski le 13 décembre 1981. De

nouveau, tout s'effondre. Mais Walesa, à la fois «simple individu et symbole», comme il se décrit lui-même, affirme avec force que «les gens doivent pouvoir continuer d'espérer». Désigné Prix Nobel de la Paix le 5 octobre 1983, l'électricien de Gdansk n'en continue pas moins de plaider avec humilité pour la justice, conscient que c'est au nom de millions de Polonais que cet honneur lui est attribué. «La Pologne n'est pas encore morte» est l'hymne national du pays de Walesa. À lire: Un chemin d'espoir, on n'en doute aucunement!

Lech Walesa,
Un chemin d'espoir,
Fayard, 604 pages, \$24.00

L. Gosselin



Voyager et surtout, en rire!

Vous partez en voyage, cet été? Alors, quelle que soit votre destination, vous avez tout intérêt à lire les *Carnets de voyage* de Guy Deshaies (2 tomes) avant de partir.

Pour une raison bien simple et très profitable: rien qui puisse vous arriver ne pourra vous prendre au dépourvu ni ne saura vous laisser un souvenir amer de votre voyage, car vous aurez lu pire, et en vous tordant de rire s'il-vous-plaît! Tuiles, contrariétés, invraisemblances,

personnages loufoques ou détestables, situations incongrues ou frustrantes, malhonnêtetés et loubardises, impatiences et bêtises humaines, frousses mémorables et arnaques onéreux, et j'en passe!, Deshaies les a toutes connues, les a tous rencontrés: en train, en bateau, dans les aéroports, en autocar, sur tous les continents, sauf à dos de chameau. En exagérant un peu, on pourrait même écrire que c'est le Gaston La Gaffe des chroniqueurs touristiques...

Il en est aussi, fort heureusement, le Achille Talon.

Car tout comme dans le premier tome intitulé «Attachez vos ceintures!» (voir le numéro 250 de NOUVELLES CSN), c'est tant dans la vivacité de son humour que dans celle de son style littéraire que le lecteur se régale. Plaisir de voyager, plaisir d'écrire et plaisir de cabotiner gentiment y font mariage inespéré. Ce qui ne signifie pas pour autant, bien au contraire, que l'information pertinente pour les voyageurs en herbe ou en puissance que nous sommes soit négligée, dans ces recueils de chroniques parues dans *Le Devoir* à la fin des années 1970, début '80.

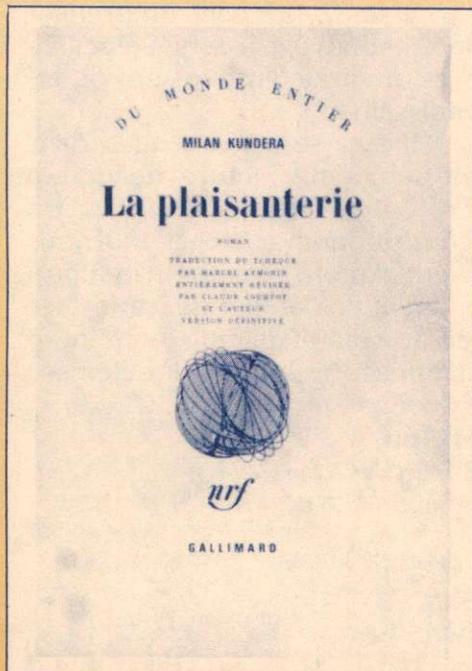
Ce tome 2 des *Carnets de voyage*, intitulé «En voiture!» et publié également chez VLB Éditeur, présente lui aussi une qualité fort attirante pour quiconque aime les voyages et leurs exotismes: la variété. Après avoir traversé le Canada sur rail, en compagnie de l'indispensable et sympathique Noir Oscar, préposé aux wagons-lits, on se retrouve en Floride dans une salle de danse pour le Troisième âge, rien de moins que le «Poodle Room», où Deshaies vit l'angoisse de la centenaire aux faux-cils noirs «qui me fait de l'oeil et me sourit. C'est le choc. Un cancer me lorgne, me regarde et m'appelle!». Et le lecteur se dit qu'il l'a bien cherché...

Puis, on assiste aux «olympiades du soleil», sur les plages de Bahamas, où: «En moins d'une heure, cet homme, probablement président de quelque firme importante, faisant trembler les secrétaires et les subalternes dans ses gratte-ciel, ressemblait à s'y méprendre à une grosse paysanne ukrainienne sur le point d'être attaquée par un bourdon géant. C'est curieux comme les hommes changent, en maillot sous les rayons de soleil»... Et ainsi de suite.

En plus de tenir le lecteur en haleine, son plus grand mérite, compte tenu des limites du «genre journalistique» auxquelles il est astreint, est de nous divertir tout en nous informant de ce qui, généralement, nous préoccupe le plus, à savoir les us et coutumes les plus utiles – insolites? – à connaître en pays étranger. Et surtout, comment rire à gorge déployée, après coup, évidemment, de toutes ces mésaventures qui composent le «piquant» d'un voyage...

Guy Deshaies, En voiture!, Carnets de voyage, tome 2,
VLB Éditeur, 320 pages.

J.-P. Paré



Un air de Tchécoslovaquie

Ce que l'on attend d'un livre, c'est qu'il nous passionne. Pendant les vacances, on lui demande davantage: d'être un bon compagnon de voyage, c'est-à-dire qu'il se transporte facilement, que le niveau de langue ne nécessite pas l'usage du dictionnaire à tout bout de champ (c'est lourd dans une valise, un dictionnaire), et enfin que le découpage des chapitres permette de nombreux arrêts.

Maintenant édité dans la collection Folio, **La Plaisanterie** de **Milan Kundera** fait partie de ces livres qui font d'excellents compa-

gnons de voyage.

Traduit en 1968-1969 dans toutes les langues occidentales, Kundera a occupé toute une période de sa vie à revoir les traductions dont il était terriblement insatisfait. Le résultat est heureux.

Considéré comme un ennemi du Communisme, Ludvik, le narrateur, sera exclu du Parti, chassé de l'université, incorporé parmi les soldats jugés politiquement dangereux et forcé de travailler dans les mines.

Obsédé par ce passé qui a fait basculer sa vie, brimé dans ses désirs et dans ses droits, il cherche la vengeance...

Comme il s'agit d'une méditation sur l'existence, on y retrouve le thème cher à l'auteur de **L'insoutenable légèreté de l'être** paru ultérieurement.

Peu importe où vous passerez vos vacances cet été, vous apprécierez certainement cet air de Tchécoslovaquie.

Milan Kundera, La Plaisanterie,
400 pages.

Édité chez Gallimard
collection du Monde Entier
Réédité chez Gallimard
collection Folio (no 638)

Louise Beaudoin

De Gaulle sous toutes ses coutures

Il faut une certaine somme de bravoure pour entreprendre les deux mille quelque cents pages, réparties en trois tomes, qui relatent la vie de Charles de Gaulle. Une fois dedans, on ne le regrette pas. **Jean Lacouture** mène rondement le récit et la lecture file sans qu'on s'en rende compte.

«**Le rebelle**», «**Le politique**», «**Le souverain**», ces titres résument fort bien le personnage auquel ils se réfèrent. De Gaulle a magnifiquement incarné la rébellion quand, en 1940, il défie ses supérieurs militaires et le gouvernement passé à Vichy, sous la coupe nazie, pour établir à Londres les forces françaises libres.

Le politique s'est vite manifesté après son retour en France où il magouillera avec tout le génie dont il est doté, surtout contre la gauche,



jusqu'à ce qu'il soit porté à la présidence en 1958.

Le souverain s'est manifesté tout au long de son règne, alors qu'il n'était pas question pour lui de partager le pouvoir avec l'assemblée législative. Il jouera du référendum et du plébiscite jusqu'en 1969 pour imposer la supériorité de la présidence, ou plutôt de SA présidence.

Ce qui rend agréable la lecture de cette biographie, c'est le style léger, dépouillé de Jean Lacouture et la profondeur de sa recherche qui est rapportée fidèlement, mais sans importuner. Ainsi, les documents importants qui jalonnent la vie de De Gaulle n'y sont pas rapportés in extenso s'ils ne viennent pas enrichir la connaissance du personnage.

À titre d'exemple, dans le troisième tome où est relaté le passage du général au balcon de l'hôtel de ville de Montréal, l'auteur a pris la peine de rencontrer, pour rapporter la scène et ses suites, une dizaine de témoins et il a consulté toutes les coupures de presse, y compris celles du Canada anglais. Il est évident que si Lacouture a pris la peine d'effectuer toute cette démarche pour ce qui, dans l'ensemble, ne fut qu'une anecdote dans la vie du grand Charles, il en a été de même pour l'ensemble de l'ouvrage.

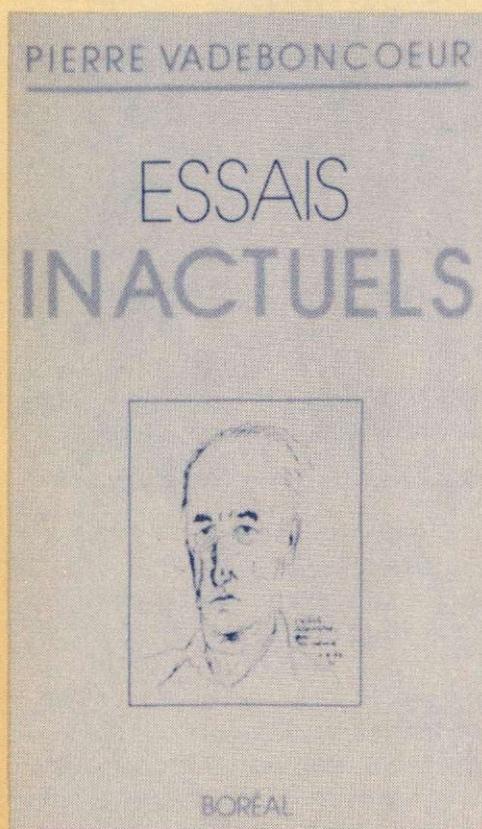
Il vaut la peine de s'offrir ce cadeau de 120 \$ pour les vacances estivales. Qui sait, il servira peut-

être encore aux Fêtes et même au congé pascal de l'an prochain!

Jean Lacouture, De Gaulle, le rebelle, le politique, le souverain

éditions du Seuil.

Yvan Sinotte



Les modes... au scalpel!

Pierre Vadeboncoeur, qui mit durant vingt ans à la CSN sa vive intelligence et sa plume hors du commun au service de la classe ouvrière, vient de publier chez Boreál *Essais Inactuels*. On peut dire de lui qu'il a la retraite productive puisqu'il en est à sa huitième publication depuis son départ de la centrale, il y a douze ans.

Il est peut-être bon de rappeler que notre camarade s'est mis à l'écriture sur le tard, en regard d'autres écrivains qui, par exemple, n'ayant encore rien vu ni vécu, ou à peu près, n'en commencent pas moins la publication de leurs mémoires... Il avait déjà dépassé le cap de la quarantaine quand il livra publiquement le fruit de ses réflexions réunies dans un livre, *La ligne du risque*, qui demeure aujourd'hui encore un classique du genre. Sans doute peut-on lui appliquer la théorie de Victor Hugo – à qui d'ailleurs il consacre un article des plus pertinents dans ses *Essais*

Inactuels – selon laquelle quand on devient jeune sur le tard, on l'est pour longtemps.

Il vient d'être couronné par la Suisse pour son précédent ouvrage. Singulier tour de force que celui d'être couronné par un pays qui n'a pourtant jamais pu tolérer un souverain. Mais enfin.

Il n'est pas du genre de Vadeboncoeur de sacrifier aux modes du temps. Il a plutôt tendance à s'en méfier, ce qui rend cinglante une prose par ailleurs sublime. Ainsi, dans les quelques lignes intitulées Révolutions pour rire: «Rien de plus grotesque et suffisant que les arrière-gardes des avant-gardes». Il l'applique à la politique, à un certain type de militantisme connu dans la décennie '70. Il l'applique aussi à l'art.

«Mais il y a aussi, en art, les demeurés d'aujourd'hui des avant-gardes d'hier. Les novateurs de la répétition. Les iconoclastes rétroactifs. L'avenir des futurs périmés. Les frondeurs d'aujourd'hui des défis d'autrefois. Les hardiesses entendues. Les révoltes révolues». Cet homme n'apprécie pas les modes, on le constate au scalpel acéré qui sert, en ces occasions, de plume à l'auteur.

Il y a un autre Vadeboncoeur, le sensible qui voit dans les pierres de Notre-Dame de Paris, dans la plus humble église de France, un univers que lui seul sait découvrir et nous transmettre dans le style le plus pur qui soit. Assurément, avec lui, la grande période française compte un serviteur de talent.

Pierre Vadeboncoeur, Essais inactuels, Boreál. 197 pages

M. Rioux

BD

QUATRE X QUATRE

Ça ne fait pas si longtemps qu'on peut trouver en librairie un personnage de BD féminin qui ne soit pas que la faire-valoir d'un héros masculin...

En voici une. **Jeannette Pointu** est photographe de presse et elle mène ses aventures à travers le monde avec un caractère hors du commun.

C'est écrit et dessiné par **Wasterlain**, la vedette montante de la

BD pour jeunes. Son dessin est personnel, clair, très riche, bien documenté et son histoire est intelligente, enlevante et bien découpée.

Si vous êtes une mère, un père, ou les deux à la fois...

Wasterlain, QUATRE X QUATRE, L'HOMME DES PHILIPPINES, LE FILS DE L'INCA, Dupuis éditeur.



LE PEKINOIS

Rien à voir avec Beijing, Le Pékinois. C'est un chien de vieille riche parisienne qui en fera voir de toutes les couleurs à Jack Palmer, détective privé et raté. L'anti héros typé.

Ça se dévore dans un premier temps endiablé, parce que le scénario est plein de suspense et de rebondissements.

Mais ça se déguste aussi dans une deuxième lecture beaucoup plus lente et personnelle où on savoure les nombreux gags qui nous avaient d'abord échappé et le superbe dessin de Petillon qui caricature avec un soin maniaque le moindre personnage et le moindre élément de décor.

Petillon, LE PÉKINOIS, Dargaud éditeur.



CONCERTOS POUR OMOPLATES

Pour se taper un **Edika**, il faut aimer l'absurde, l'humour des dessins animés de **Ted Avery**, le noir et le blanc, les histoires courtes de quatre à cinq pages, le dessin expressif mais peu léché, les obsessions sexuelles, et les surprises!

Attention! Ce n'est pas tout le monde qui aime ça. Il n'y a pas de critique sociale là-dedans. Pas d'aventures non plus. Ce n'est pas éducatif pour deux sous. Rien que de la folie furieuse qui débloque les structures de pensée.

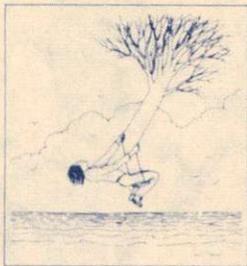
Alors, attention! Essayez-en un peu sur un recoin caché de votre subconscient avant de vous en laver complètement le cerveau. On ne sait jamais... ça pourrait être irréplicable...

Edika, Concertos pour omoplates, Fluide glacial éditeur.



Garnotte

Michel Tremblay
**LE CŒUR
DÉCOUVERT**
roman d'amours



LÉMÉAC

Un roman d'amours à apprivoiser

Depuis plus de vingt ans, l'auteur de la «Main» ou de la rue Saint-Laurent nous fait découvrir les dessous parfois moroses, parfois lugubres du Montréal by-night. Ses personnages colorés ont envahi nos scènes de théâtre à une époque où on n'avait pas encore appris à se regarder en face.

Seul **Michel Tremblay** sait décrire la misère urbaine. Cette misère qu'on voudrait cacher parce qu'elle ressemble un peu trop aux ruelles et aux épiceries du coin que nous avons connues enfants ou que nous côtoyons encore sans les regarder, sans réaliser que la vraie vie se déroule dans les quartiers à l'image de la «grosse femme d'à-côté qui est enceinte» et qui passe ses grandes journées accoudée au bord de la fenêtre, juste en face de «l'école des Saints-Anges» où Thérèse et Pierrette jouent les colombes immaculées...

Dans *Le cœur découvert*, Michel Tremblay n'est plus le même. C'est lui pourtant qui s'exprime à travers les mots, mais ses personnages et le contexte ont changé. Peut-être avait-il besoin d'aborder l'homosexualité différemment? Il ne s'agit plus de la marginaliser mais

de raconter comment les pressions sociales peuvent influencer les comportements jusque dans l'intimité. En particulier, ceux de Jean-Marc, un professeur de Cégep à l'approche de ses quarante ans, qui, se voyant contraint à la solitude, guette de bar en bar une proie douce et compréhensive, un ami avec qui il pourrait tout partager.

Puis, un jour, Mathieu est apparu et s'est tranquillement installé dans sa vie. «J'ai commencé par trouver quelques-uns de ses sous-vêtements dans mon lavage, puis une paire de jeans, des bas, des T-shirts. Je lavais tout ça, le pliais, le rangeais, le plaçais sur cette même tablette de l'armoire canadienne qui a toujours servi à ranger les affaires d'Yves, de Luc et des autres qui n'étaient que de passage.»

Jean-Marc refoule tant d'émotions en lui depuis ce mariage gâché qui eut pour seule conséquence heureuse de le marquer du sceau de la paternité. Cet enfant de cinq ans qu'il adore doit cependant être apprivoisé à leur nouvelle vie comme doivent être apprivoisées la famille et la société qui les rejettent en tant que couple et parents. «Réconcilier Éric et Sébastien était une chose impossible; ils s'étaient trouvés antipathiques dès les premiers jours de septembre et n'avaient cessé de se chamailler depuis. Prévoyant une autre bagarre, il (le moniteur de la garderie) allait s'interposer lorsqu'il entendit Sébastien dire à l'autre enfant: «En tout cas, moi, j'ai quequ'chose que t'as pas!... Moi, là, j'ai une maman pis trois papas!»

Parmi les joies et les difficultés d'une paternité exercée par ces deux hommes, la toile se tisse doucement. Jean-Marc sait maintenant réagir face aux préjugés, Sébastien lui a montré.

Enfin, le cœur s'est découvert...

Michel Tremblay,
Le Cœur découvert,
publié aux Éditions Léméac,
Collection roman québécois,
318 pages.

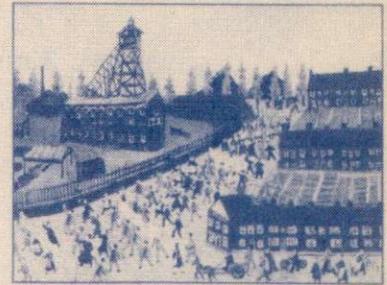
Diane Lapointe

L'Histoire des grèves

Par le plus grand des hasards, j'ai trouvé au Colisée du livre, coin Berri-Maisonnette, un livre magni-

histoire des grèves

Gerard Adam



Voir l'Histoire

Bordos

fique: *Histoire des grèves*. Production soignée, images nombreuses et pertinentes, ce volume, à 9.95\$, constitue certes une aubaine.

«Toujours, les travailleurs se sont révoltés contre la dureté de leur condition. Le refus de travailler constitue l'expression la plus naturelle de cette protestation. La première grève connue est sans doute, en 2100 avant J.C., celle des serviteurs d'un temple de Thèbes, protestant contre l'insuffisance de leur rémunération en nature. Les hommes, poussés par les femmes, demandent deux galettes supplémentaires par jour au gouverneur. Devant son refus, ils cessent leur service. Le pharaon, informé, donne tort au gouverneur mais veut également pendre les meneurs avant de se laisser aller à la clémence à la suite des supplications des femmes». Ainsi commence cette Histoire des grèves.

Suivent un rappel des grèves du passé, aussi bien en France qu'en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, de même que l'illustration de grandes grèves modernes.

Plusieurs images sont saisissantes. Photographies d'époque. Ainsi celle, à la page 43, de l'arrestation d'un gréviste à la fin du XIX^e siècle, par la troupe, alors que sa femme le suit avec un bébé dans les bras. Cette scène représente un spectacle pour une dizaine de dames de la haute, qui regardent le tout à l'abri de leurs ombrelles.

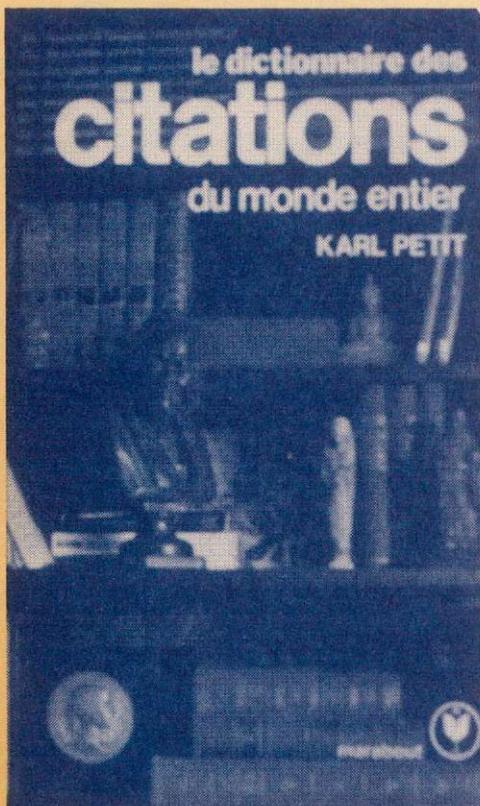
Tout au long de ces pages richement illustrées, qui instruisent en même temps qu'elles soutiennent la conviction, on ne peut s'em-

pêcher d'avoir constamment à l'esprit ces deux lignes du poète Jacques Prévert, à qui on doit aussi de très belles chansons:

*Quand les éboueurs font la grève
Les orduriers sont indignés.*

Gérard Adam,
Histoire des grèves,
Bordas, 127 pages.

M. Rioux



Dis-moi qui tu cites...

Qui a dit: «*La guerre! C'est une chose trop grave pour la confier à des militaires?*» Ou: «*Dépêchons-nous de succomber à la tentation avant qu'elle s'éloigne?*» Ou encore: «*Il ne suffit pas d'être un grand homme, il faut l'être au bon moment?*»

L'art de la citation – celui de la citation à bon escient, s'entend-connaît aussi son déclin, il me semble. Pourtant, quel délice pour l'esprit, ou quel soulagement pour la rate, parfois, lorsque, à brûle-pour-point et à bout portant, éclate au beau milieu d'une discussion LA citation qui ramène tout le monde sur terre par son à-propos, ou détend l'atmosphère par son caractère cocasse!

«Jamais Université ne décerna

diplôme d'esprit», écrit Karl Petit dans la préface de son Dictionnaire des citations du monde entier, qui, en 1977, en était à sa troisième édition chez Marabout. Autrement dit: avoir le sens du mot d'esprit, de la boutade ou du calembour bien placés n'est pas l'apanage de l'élite intellectuelle des salons de thé.

Conçu comme un livre de chevet et un compagnon de voyage, c'est-à-dire feuilletable et délaissable à volonté, ce **Dictionnaire des citations du monde entier** regroupe par ordre alphabétique du mot-sujet choisi 3,200 citations, tirées d'un millier d'auteurs. Un index de ceux-ci permet de grouper les «paroles célèbres» de chacun. Manque cependant un index des mots qui font l'objet de références.

Karl Petit, Dictionnaire des citations du monde entier,
Éditions Marabout, 455 pages.

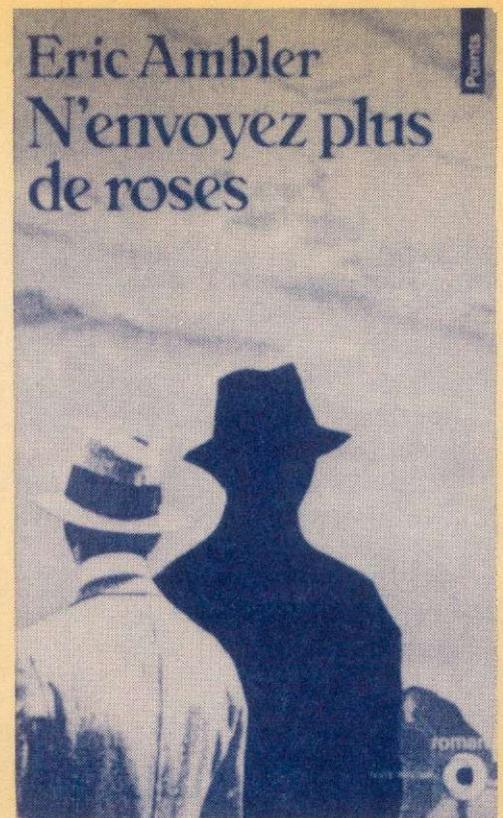
J.-P. Paré

Les polars

Plus diversifiés, moins réactionnaires

Ceux et celles qui ont abandonné les romans policiers, d'espionnage et autres «thrillers» parce que trop répétitifs – «y en a marre des vieilles anglaises d'Agatha Christie et des descriptions de bouffes de Simenon»–, ou trop réactionnaires comme les bons vieux auteurs américains, donc tout ce beau monde qui ont lâché le genre peuvent aller se rhabiller.

Plusieurs maisons d'édition françaises ont décidé, depuis quelques années, de renouveler le genre. Place est maintenant faite à de nouveaux auteurs dont le génie donne plus à gauche ou qui prennent bien moins au sérieux ceux qui sont derrière le morceau. Enfin! il y a moyen de lire un policier sans fulminer à toutes les deux pages à cause des foutus stéréotypes que bons nombre de romans charrient à la pelle. Ce qui ne dépare pas les nouvelles cuvées, également, c'est que l'on fait place de plus en plus soit à des traductions fort intéressantes, entre autres de Suède et d'Italie, soit à des rééditions d'auteurs que nos générations n'ont pas eu le loisir de connaître.



Avant de partir en vacances, donc, vous êtes cordialement invités à faire provision de ces lectures captivantes. Les titres qui suivent sont fortement recommandés, mais en faisant le tour des ouvrages des auteurs mentionnés, vous ne pouvez vous tromper.

Pour commencer: **De Mouzon**. En passant, celle ou celui qui m'a emprunté mon exemplaire de **Bungalow** est instamment prié de me le rapporter. Cet auteur est à retenir parce qu'il possède une plume humoristique qui vous fera brûler tous vos San Antonio.

Ne ratez pas non plus Nada dans la collection Série noire chez Gallimard. **Jean-Patrick Manchette**, auteur progressiste, vous aidera à bannir les auteurs fascinants qui flattent les gros muscles du bon poulet de droite.

Quant aux traductions ou rééditions plus récentes, celles qu'il faut lire sans faute sont les suivantes.

Éric Ambler, aux éditions du Seuil, collection Points, entre autres **Le Masque de Dimitrios** et **N'envoyez plus de roses**. Ambler est un des maîtres incontestés de l'espionnage. La majorité de ses romans furent écrits durant les années 1930.

Scerbanenco, auteur italien publié dans la série Grands Délecti-

ves chez 10/18, est très agréable à lire et, malgré son origine..., bien moins macho que les amerloques.

Léo Malet et **André Hélène** sont deux auteurs français qui reviennent au palmarès. Tous les deux sont aussi édités chez 10/18. Malet, pour un, a créé le personnage de Nestor Burma, détective privé qui est tout le contraire du privé américain. Hélène, quant à lui, a inspiré une nouvelle collection intitulée «La Poisse» en l'honneur de ceux qui, dans l'après-guerre, étaient vomis par la péteuse critique française. Hélène, c'est la déveine, mais aussi la littérature en coups de poings.

Sjöwall et **Wahlöö**, deux excellents co-auteurs suédois publiés aussi chez 10/18, pour terminer. Avec eux, pas de super-flics. Une écriture qui coule bien dans des intrigues loin des invraisemblances à la Ludlum.

Sjöwall et Wahlöö, Le policier qui rit,

10/18, 278 p.

Léo Malet, Brouillard au pont de Tolbiac,

10/18, 246 p.

André Hélène, J'aurai la peau de Salvador,

10/18, 219 p.

Scerbanenco, Tendres tueurs,

10/18, 255 p.

Eric Ambler, N'envoyez plus de roses,

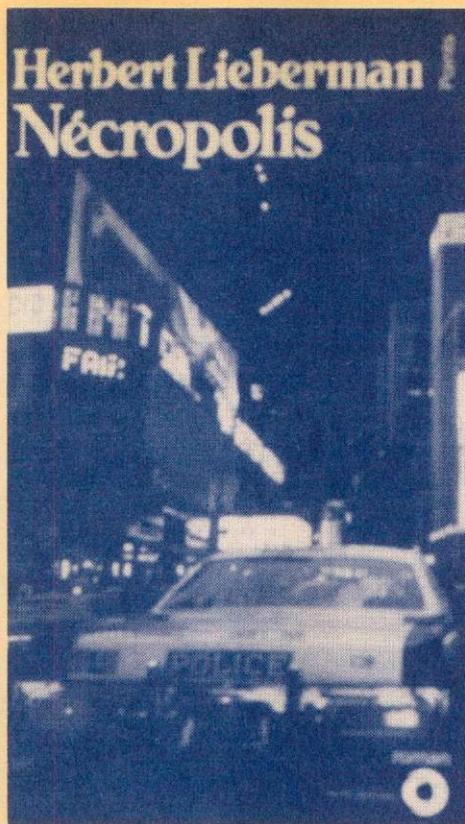
Le Seuil, 323 p.

Robert Lachance

Encore des polars

Pour les fervents de littérature policière, encore, trois visages du romancier américain **Herbert Lieberman**.

Tout d'abord, **Nécropolis**. Nécropolis, c'est New York vue sous l'angle de la morgue, à première vue répugnant et exotique. Paul König, médecin légiste en chef de New York, est au centre du roman. Sommité en matière de pathologie, l'homme, au milieu de ses cadavres, tente de percer les mystères de leur mort. Nous sommes ainsi entraînés dans des enquêtes complexes qui soutiennent notre attention et notre plaisir de lire. Plusieurs histoires policières différentes se déroulent simultanément, y compris la disparition de la fille de König.



Au surplus, l'auteur nous fait aimer König en nous le montrant presque à nu. Relations personnelles et professionnelles, espoirs et déceptions, passion et détachement sont parmi les multiples facettes du personnage qui nous sont dévoilées.

Autre grande qualité de cet ouvrage: la précision des descriptions. Les scènes d'autopsie révèlent une profonde connaissance de la question (l'auteur a lui-même enquêté pendant plus d'un an dans les morgues de New York). De même, le récit des enquêtes nous montre un tableau psycho-social impressionnant. C'est New York, dans sa dimension soupçonnée par le visiteur, mais en définitive secrète.

Un deuxième ouvrage, tout aussi passionnant, nous amène dans le monde des milieux financiers internationaux. Intitulé **Trois heures du matin à New York**, ce roman donne lieu à plusieurs rebondissements. Daughtry, chef du service des changes de la New York Confederated Trust Bank, esprit solitaire et ambitieux, fera face à l'escroquerie montée par le milliardaire japonais Sujimoto qui tire les ficelles de l'ensemble bancaire international. Cela conduira à un

affrontement féroce entre les deux hommes.

Ce livre permet à Lieberman de nous introduire dans le milieu intime et discret des «cambistes», ces agents de change qui chaque jour effectuent des milliards de dollars de transactions risquées, étourdissantes et spéculatives. Le culte de l'argent et du pouvoir que cette activité comporte est fort bien exposé.

À cela s'ajoutent la folie mégalomane de Sujimoto, celle de son fils, et l'amour de Daughtry pour la fille de Sujimoto.

Tout comme pour **Nécropolis**, Lieberman a étudié avec grand soin le milieu des banques, de sorte que parfois, le lecteur non familier avec ledit milieu doit relire certains passages pour bien comprendre. C'est tout de même une façon agréable de pénétrer ce monde particulier et d'en connaître les techniques.

Enfin, un troisième ouvrage: **La Traque**. Il s'agit d'un roman mettant en lumière la guerre que se livrent les agents israéliens et les réfugiés nazis tout-puissants qui résident au Paraguay. Manipulations, fuites et décadences sont les axes autour desquels évoluent les personnages. Ceux-ci, en fait, vont se livrer à l'enfer d'où ils viennent ainsi que, pour certains d'entre eux, à une guerre, la guerre qui est le centre de toute leur vie. Le suspense est haletant, les descriptions parfois somptueuses. Encore une fois, l'auteur a antérieurement procédé à une étude minutieuse de son sujet.

Ce qui est intéressant, dans l'oeuvre de Lieberman, c'est sa capacité de présenter des sujets inédits d'une manière qui nous donne l'impression de vivre l'action qui s'y retrouve. Et c'est ainsi qu'une fois commencée, on ne peut presque plus quitter la lecture de l'ouvrage.

L'auteur a été journaliste au New York Times et a reçu le Grand Prix de littérature policière de 1978 pour **Nécropolis**.

Espionnage

Toujours dans la même veine, un roman d'**Edward Topol**, qui a été journaliste en URSS pendant 20 ans avant d'émigrer aux États-Unis.

On se rappellera la fameuse histoire du sous-marin soviétique échoué sur les côtes de Suède, il y a de cela cinq ou six ans. Topol en

a fait un «thriller» intitulé **La Substitution**, ouvrage qui, cette fois, relève davantage du roman d'espionnage que de l'enquête policière.

Un haut gradé de l'état-major soviétique, Yourychev, offre à la CIA des renseignements sur cet événement, en échange de son passage à l'Ouest. Pour y arriver, la CIA monte une opération consistant à remplacer Yourychev par un immigrant russe, Staninski, qui se rend en URSS en pseudo voyage de nocces.

Cela nous amène dans une histoire haletante, pleine de rebondissements, où Topol nous fait fréquenter aussi bien les maîtres de l'URSS que ceux du KGB, ainsi que les personnes qui croupissent dans les prisons soviétiques.

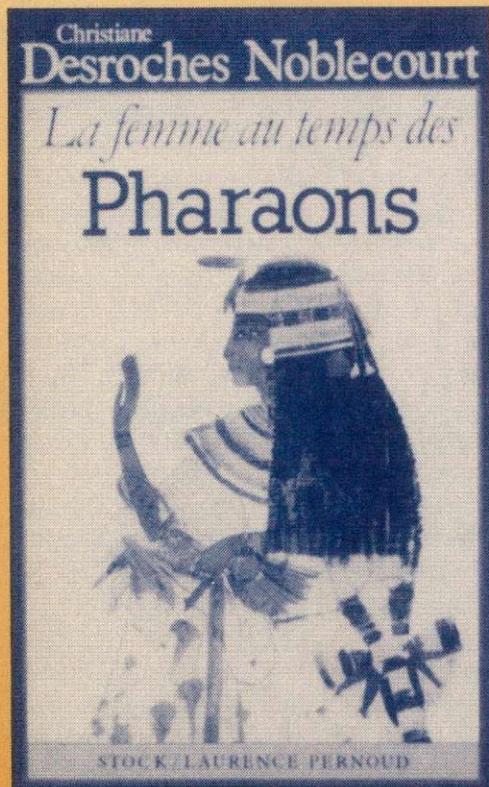
Le noyau de l'histoire: une nouvelle forme de guerre inventée par les soviétiques, la guerre sismologique.

Herbert Lieberman: *Nécropolis; Trois heures du matin à New York; La Traque*,

Le Seuil, collection Points, nos R46, R232 et R16.

Edward Topol, *La Substitution*,
Le livre de poche.

Claude Rioux



Femme et Antiquité

Avec **Christiane Desroches Noblecourt**, écrivain et égyptologue,

l'histoire de l'Égypte devient encore plus fascinante. Par des anecdotes pétillantes et des faits relatés avec humour, elle nous apprend que le pays des pyramides, des pharaons et des sarcophages d'or s'est construit aussi grâce aux femmes.

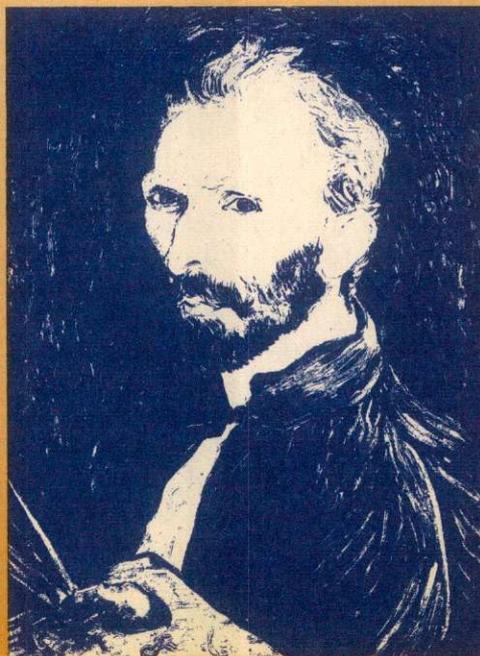
Dans la civilisation de l'Antiquité, la femme est l'égal de l'homme; les décisions ne se prennent pas sans elle. Elle participe au pouvoir en tant que reine et Grande Épouse, pouvoir qu'elle assume de façon énergique et éclairée.

L'auteur la décrit ainsi: «Il m'a semblé même possible de comprendre ce cycle éternel dans lequel était intégrée, à son tour, l'existence de la femme égyptienne, la mère que l'on respecte avant tout, la femme sujette à une stricte loi morale, mais dotée d'une grande liberté d'expression – sa capacité juridique entière, son étonnante indépendance financière, l'impact de sa personnalité dans la vie familiale et la gestion des biens communs et de ses biens propres. Sans parler de ses droits à régner sur le pays. Sa féminité est éclatante et recherchée.» Abondamment illustré, **LA FEMME AU TEMPS DES PHARAONS** est un impressionnant travail de recherches, inspiré de nombreux rapports de fouilles et d'articles scientifiques spécialisés en égyptologie.

Christiane Desroches Noblecourt, *La Femme au temps des Pharaons*,

chez Stock, Collection Laurent PernoUD, 353 pages.

Diane Lapointe



Plus qu'une oreille coupée

Ceci n'est pas une œuvre récente: elle date de 1955. Je l'ai donc acheté à l'Échange, pour 2,00\$.

Van Gogh m'était toujours apparu comme un personnage étrange, entouré de mystère. Le goût d'en savoir plus long m'a poussé à acheter ce livre.

J'ai découvert un personnage fascinant. Grâce à la correspondance assidue qu'il entretenait avec son frère Théo, il fut plus facile de retracer les étapes de sa vie. Ceci n'est pas une biographie romancée, mais bien basée sur une étude élaborée de ses manuscrits.

Vincent Van Gogh a passé des années à se demander à quoi il serait bon. Il a essayé divers métiers, s'est voué à plusieurs causes, sans jamais trouver sa voie. Nous suivons son cheminement, et lorsqu'il découvre enfin la peinture, qu'il s'y dévoue corps et âme, on est soulagé et content pour lui. Son bonheur est contagieux!

Dès lors, c'est une véritable effervescence! Il peint jour et nuit, veut tout apprendre et tout dessiner. Il travaille sans arrêt, se nourrit peu, car ses peintures ne se vendent pas. Qu'importe! Le peu d'argent que son frère lui donne, il s'en sert pour acheter ses couleurs.

Il vit ainsi pendant dix ans, passant de l'enthousiasme du début à l'abîme profond qu'est la fin de sa vie. Car Vincent Van Gogh est épuisé, sans argent, sans femme ni enfant, seul, et ses toiles sont bafouées. Il n'essaie même plus de les vendre, il essaie de les donner, et les gens refusent. Son découragement est total.

Ce livre est admirable, tant il nous fait connaître Van Gogh comme un homme profondément dévoué à son art.

Tout au long du livre, il m'arrivait de souhaiter avoir pu lui dire que son talent avait été mondialement reconnu et que sa vie, aussi dure qu'elle fut, n'avait pas été vaine.

Vincent Van Gogh est mort à l'âge de 37 ans et nous a laissé près de 850 tableaux!

Henri Perruchot, *La Vie de Van Gogh*
Collection Hachette

M. Arbour



Il y a 50 ans: Sorel

Un «climat insurrectionnel»!

par Michel Crête

Entre les mois de mai et d'octobre 1937, des vagues de grève ont sérieusement agité la région de Sorel. Il y régnait alors un «climat insurrectionnel», a-t-on écrit! En fait, c'était toute la population qui était en grève! Tout le monde voulait se syndiquer! L'adversaire était commun et bien facile à identifier: la «Clique», c'est-à-dire la Famille Simard et ceux qui gravitaient autour. Cinquante ans plus tard, Michel Crête, un Sorelois lui-même, retrace ces événements historiques à partir de témoignages de quelques-uns de leurs principaux acteurs de l'époque.

Acette époque, le salaire horaire était de \$0.17. Du jour au lendemain, les travailleurs et les travailleuses pouvaient être jetés sur le pavé parce qu'on leur préférerait une autre personne ou parce qu'ils n'appartenaient pas au bon parti politique. Le patronage politique était alors ouvertement pratiqué et les Simard faisaient leur argent avec les contrats gouvernementaux de dragage ou de construction navale.

Une enquête, foyer par foyer, conduite par les militants-e-s de la Jeunesse ouvrière catholique locale (JOC), avait permis d'établir les conditions d'existence de la population sorelloise. Ici, c'était un ouvrier qui recevait ses \$9.00 hebdomadaires pour 60 heures d'ouvrage. Là, c'était une femme qui travaillait à l'Hôtel Sorel en échange de ses seuls repas.

Ailleurs, c'était une femme qui faisait le ménage chez les membres de la «Clique» pour que son mari (son fils ou son frère) conserve son emploi.

C'est avec tout cela que les sorellois-e-s ont voulu rompre lorsqu'ils ont décidé de se donner des syndicats et de sortir en grève. Des centaines et des centaines de travailleurs et travailleuses du port fédéral de Sorel, des chantiers maritimes, du textile et de la métallurgie en général ont alors fait la grève à quelques reprises entre les mois de mai et d'octobre 1937. Ces hommes et ces femmes qui, pour la plupart, oeuvraient dans les entreprises de la Famille Simard, avaient des objectifs bien précis: la reconnaissance de leurs syndicats, le réengagement de leurs leaders syndicaux et des hausses de salaires.

Le début

En décembre 1936 et en janvier 1937, Philippe Girard, alors président du Conseil central de Montréal et agent d'affaires du Syndicat des employé-e-s du tramway de la métropole, avait participé à de véritables assemblées populaires sur l'importance d'adhérer à un syndicat, à l'invitation du curé de la paroisse Saint-Pierre lui-même, Mgr Philippe Desranleau.

La salle, se souvient-il, était comble et on venait même de la campagne pour les écouter, lui et l'énergique curé.

C'est dans ce climat fébrile que s'organisèrent les premières associations ouvrières de la région.

Débardeurs

À peine les syndicats fondés, les travailleurs constatèrent rapidement que les employeurs ne voulaient pas reconnaître leurs associations professionnelles. Et c'est ainsi que le 27 avril 1937, les débardeurs du port

de Sorel déclenchèrent la grève générale. Les syndiqué-e-s de la région, plutôt que d'agir comme briseurs de grève, appuyèrent leurs camarades du port. Les ouvriers de la Sorel Steel, par exemple, sont venus porter main forte à ceux du port sur la ligne de piquetage.

Le lendemain, les débardeurs signèrent une première convention collective comprenant des hausses salariales qui portaient le salaire horaire à \$0.25 l'heure et à \$0.35 l'heure, ainsi que des primes pour le travail de soir.

Les autres

La Famille Simard, cependant, ne voulait toujours pas reconnaître les autres syndicats. C'est alors que les travailleurs et les travailleuses des Chantiers Manseau, de Sorel Steel Foundries, des Ateliers mécaniques, et de la Fonderie de Sorel ont déclenché une première grève qui devait durer du 3 au 30 mai 1937, à l'issue de laquelle ils ont paraphé un premier contrat de travail comprenant notamment des clauses de retenue des cotisations syndicales et une certaine reconnaissance du syndicat.

Les Simard contre-attaquent!

Mais les deux mois qui ont suivi cette première entente ne devaient pas être faciles. Tout d'abord, les Simard ont commencé par harceler les chefs syndicaux. Ensuite, ils ont accéléré les cadences de travail pour accumuler des stocks en cas d'un nouvel affrontement. Tout cela, comme aujourd'hui encore, assaisonné d'intimidations et de congédiements contre les ouvriers pour les décourager d'adhérer aux syndicats.

À la fin du mois de juillet, un Tribunal d'arbitrage finit par s'entendre sur une proposition de règlement, proposition cependant rejetée par les travailleurs.

Grève générale

Le 5 août 1937, donc, la grève générale éclate dans toutes les entreprises des Simard: ateliers de métallurgie et chantiers maritimes, dont ceux du gouvernement qu'ils venaient d'acquérir. On connaît la suite. La caisse des syndicats était vide. Il n'y avait pas de Fonds de défense professionnelle (FDP) comme aujourd'hui. Des agriculteurs supportaient la grève et donnaient leurs produits de la terre plutôt que de les perdre parce que personne ne pouvait les payer. Des vandales ont même mis le feu au chalet de Philippe Girard. Dans la soirée du 14 août, la Police Provinciale faisait son entrée à Sorel. Logés dans un navire aménagé par les Simard, ils ont accompagné et protégé les briseurs de grève qui ont fait en sorte que la «Clique» pouvait poursuivre ses activités économiques.

Victoire et défaite

À la fin du mois de septembre, les travailleurs ont retournés à l'ouvrage un par un, sans contrat, et sans atelier syndical fermé. De ce point de vue, il s'agissait certes d'une défaite. Mais d'un autre côté se dessinait une victoire: les «troubles» de '37 avaient permis à la population de se débarrasser d'un conseil municipal inféodé à la «Clique». Ainsi, les Sorellois-e-s avaient écarté du conseil municipal l'équipe des Simard.

Mais dans les luttes de 1937 se trouvait aussi l'embryon des futurs syndicats industriels de la région Sorel-Tracy. Lucien Kiopini rappelle d'ailleurs qu'après ces événements, des travailleurs continuaient de se rencontrer informellement. Et lorsque les années de crise furent passées et que l'industrie de la seconde guerre mondiale se mit en branle, ils sortirent de l'ombre et s'organisèrent à nouveau en syndicats...

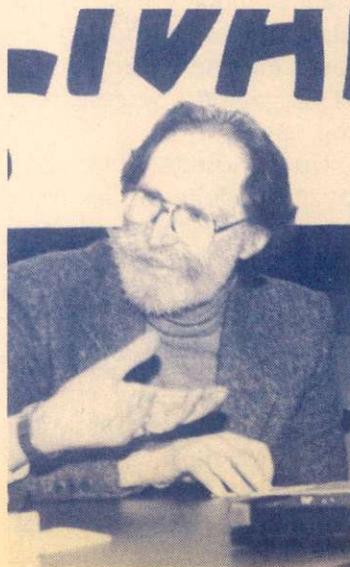


Philippe Girard, «directeur» des grèves de 1937 à Sorel: **«Les travailleurs nous disaient vouloir avoir de meilleurs salaires. Mais surtout, ils nous disaient qu'ils voulaient se libérer. Ils voulaient protéger leur emploi et ne plus être mis dehors du jour au lendemain. Avec le syndicat, ils savaient qu'ils n'avaient pas besoin d'être «rouge» ou «bleu» pour garder leur emploi.»**

«Ce que les gens voulaient, c'était de s'asseoir avec les Simard d'un bord de la table et leurs représentants syndicaux de l'autre, et puis de négocier d'égal à égal.» (...) **«Si je suis devenu un homme capable de servir la classe ouvrière, je le dois aux travailleurs de Sorel.»**



Lucien Kiopini, ex-président du Conseil central de Sorel et ex-conseiller syndical: **«À Marine, il n'y avait pas d'ancienneté. Un bon matin, Ludger Simard te disait de t'en aller chez-vous: il avait amené un gars de Trois-Rivières. (...) Ce qui m'intéressait le plus dans la préparation du contrat, c'était l'ancienneté. Pour que les travailleurs soient libres de voter pour le parti politique de leur choix.»**



Philippe Lepage, ex-machiniste à Sorel Industries et ex-militant au Conseil central: **«À l'usine, nous nous sommes dits: ça prend une union canadienne-française. Nous en avons assez d'être exploités par les Anglais et les Américains. Et un dimanche après-midi, nous avons convoqué une assemblée contradictoire. L'union américaine a envoyé des «bouncers». Mais le syndicat catholique a fini par valncre.»**

Pour avoir du poids

Pour «redevenir le véhicule diffuseur d'idées sociales» dans le contexte actuel des importantes modifications de l'emploi, le mouvement syndical québécois doit «redessiner un projet social et politique plus en liaison avec le mouvement des femmes, le mouvement écologiste, le mouvement pour la paix», et ce, en tenant compte de «leurs préoccupations pour la qualité de leur vie et de leur environnement».

Telle est la première conclusion de la communi-



Marcel Pepin

cation livrée par Marcel Pepin au Colloque Léo Roback qui s'est tenu récemment à Québec. Ce colloque, organisé conjointement par l'École de relations industrielles de l'Université de Montréal et le Département du même nom de l'Université Laval, a réuni pour la première fois des chercheurs syndicaux et universitaires du Québec et de l'Ontario sous le thème de «La restructuration du travail».

Intitulé «La pénétration syndicale dans le tertiaire privé», l'exposé de l'ancien président de la CSN vise à dégager les principales avenues que peut emprunter le syndicalisme pour «débloquer et systématiser l'expansion syndicale dans le secteur tertiaire», particulièrement dans

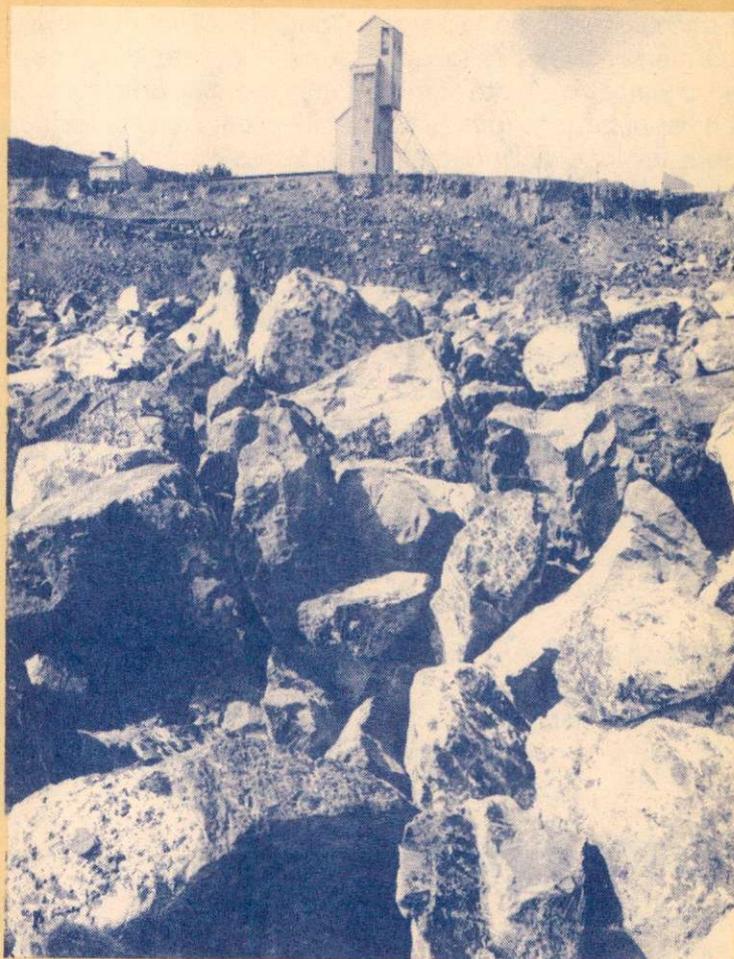
l'entreprise privée où seulement 20.3% de la main-d'oeuvre est syndiquée et où la syndicalisation accuse une certaine stagnation.

UN CONTRE-POUVOIR IMPORTANT

«Dans nos sociétés de démocratie libérale, affirme Marcel Pepin, nous ne pouvons nous contenter d'élire un gouvernement à tous les quatre ou cinq ans, lequel gouvernement prendra les décisions pour tous, sans qu'il y ait de contre-pouvoirs importants. Déjà, on sait que le contre-pouvoir des patrons, des financiers, du monde des affaires est solidement organisé. (...) C'est pour cela que nous avons besoin, dans tous les secteurs d'activités, de syndicats bien organisés et qui ont du poids dans la société».

Pour y arriver, «les syndicats doivent également débloquent des ressources, adapter leur comportement et ajuster leurs structures pour les nouvelles et les nouveaux arrivants sur le marché du travail», estime Marcel Pepin, qui suggère de plus aux syndicats québécois et ontariens d'échanger leurs expériences en ce domaine pour s'en enrichir mutuellement.

De plus, affirme-t-il, «les syndicats devraient reprendre leur bâton de pèlerin et continuer leurs pressions sur les gouvernements pour que soient adoptées des législations protégeant les travailleurs et travailleuses à temps partiel et favorisant l'accès à la syndicalisation par le moyen de l'accréditation multipatronale et la négociation sectorielle».



Amiante: un exemple à suivre

Du 19 au 22 mai s'est déroulé à Montréal la 6^e conférence biennale de l'Association internationale de l'amiante.

Cette organisation d'employeurs avait invité des représentants syndicaux à participer aux travaux de la conférence. Cinq personnes y ont représenté la CSN.

L'amiante étant un produit contesté, la plupart des conférenciers ont insisté sur la nécessité d'appliquer à l'échelle internationale de strictes mesures de contrôle dans son utilisation.

Nous avons retenu de ce congrès la contribution des représentants français du Comité permanent de

l'amiante. Ce comité tripartite, où les représentants des centrales françaises CFDT et CGT sont très actifs, joue un rôle majeur non seulement en matière de prévention mais aussi en matière d'information auprès du public. Appuyé par des scientifiques et des ingénieurs, le Comité a mis en place tout le matériel permettant aux travailleurs de se protéger; il a développé des outils pour travailler les produits en amiante, ainsi que des procédés pour la démolition et l'entretien des ouvrages contenant de l'amiante. Un exemple à suivre ici même, au Québec, au moment où la CSST commence à peine à se pencher sur l'utilisation sécuritaire de l'amiante.

La porte fermée

Le ministre Benoît Bouchard a déposé, le 5 mai dernier, un projet de loi qui, s'il devait être adopté et mis en application, placerait sous le signe de l'intolérance et de la méfiance notre attitude future face aux réfugiés. En effet, le projet de loi C-55 instaurant un nouveau processus de reconnaissance du statut de réfugié au Canada, restreint à un tel point les conditions d'admission qu'il autoriserait le renvoi massif, dans un délai de 72 heures suivant leur arrivée, de 80 à 90% des requérants!

INHUMAIN ET EXPÉDITIF

Dès l'étape de la présélection, un mécanisme

implacable de refolement est prévu. À défaut de pouvoir produire une preuve indubitable de leur bonne foi, les demandeurs se verront expulsés vers leur pays d'origine ou vers un «pays sûr» — la liste des «pays sûrs» ayant au préalable été établie par le cabinet des ministres — ce, même s'ils en appellent de la décision. Seuls donc les quelques requérants qui auront traversé indemnes cette première étape auront la possibilité de présenter leur demande au cours d'une audition devant deux commissaires.

Le projet de loi prévoit la possibilité d'en appeler à la Cour fédérale, mais le revendicateur ne dispose que de 24 heures pour préparer et déposer sa demande; demande qui, au surplus, sera étudiée par un tribunal sans expertise

spécifique en matière de réfugiés, et en l'absence du principal intéressé, celui-ci ayant déjà été expulsé!

Et comme s'il ne suffisait pas de s'en remettre à une étude expéditive pour décider de la vie de milliers de réfugiés, le projet de loi C-55 instaure une nouveauté fort inquiétante: la possibilité, pour le gouvernement, de retirer ou d'annuler un statut de réfugié accordé ailleurs, ou ici au Canada.

IL FAUT EMPÊCHER ÇA!

La CSN a joint sa voix aux dizaines d'organismes qui ont jugé le projet de loi Bouchard inacceptable et en ont demandé le retrait, parce qu'il contrevient aux engagements internationaux du Canada et à la Charte canadienne des droits, et qu'il fait du Canada un pays

qui se déleste de ses responsabilités envers les réfugiés.

En attendant que soient décidés à la mi-juin des moyens d'action pancanadiens pour faire échec au projet de loi C-55, les différents organismes de la CSN sont appelés à prendre position sur la question à l'occasion de leurs congrès. Tous et chacun d'entre nous sont également invités à faire connaître leur opposition aux parlementaires canadiens par les moyens suivants: envoi d'une lettre-type (ci-jointe) au Premier Ministre, communications avec le député, signature d'une pétition (se la procurer à votre conseil central).

C'est une question de justice et de solidarité. Renseignements: 514-598-2021.

Chars d'assaut

D'un côté comme de l'autre, les enjeux sont de taille: pour les employé-e-s de la Banque Nationale qui ont gagné depuis peu la possibilité de se syndiquer par grappes de succursales, il importe par-dessus tout de conserver les fragiles acquis et de les consolider. Pour l'employeur en voie de devenir un puissant empire et qui représente à lui seul 40% du marché bancaire au Québec, il faut à tout prix empêcher que la syndicalisation ne fasse souche à la Banque Nationale.

La faute au syndicat!

Aussi, à Rimouski où les employé-e-s de trois succursales de la Banque Nationale ont obtenu en novembre 1985 leur accréditation, les patrons ont-ils sorti les chars d'assaut. Rien n'a été laissé au hasard. Outre les habituelles procédures juridiques, les Banques ont tout à coup fait montre d'un intérêt inusité

pour leurs employé-e-s, apportant à leurs conditions de travail de nettes améliorations, créant des services de ressources humaines, refaisant à neuf la décoration du milieu de travail, etc...

Parallèlement à cet étalage de paternalisme, circulaient de sombres prédictions sur les conséquences négatives de l'appartenance syndicale, et s'effectuaient des mutations affaiblissant la majorité favorable au syndicat. Des employées régulières à temps partiel (appartenant à l'unité d'accréditation) furent embauchées avec un statut d'occasionnelles, «à cause du syndicat», prétendit l'employeur.

Mais les syndiqué-e-s n'avaient encore rien vu. Après l'obtention du certificat d'accréditation, la partie

patronale mit tout en oeuvre pour faire traîner les négociations, des négociations qui, d'une séance à l'autre, n'en finissaient plus de tourner en rond; pendant que la partie syndicale s'épuisait en d'inutiles rencontres, l'employeur multipliait les manoeuvres d'intimidation auprès des employé-e-s: «Ça coûte cher, un syndicat, vous savez!» ou bien: «L'autobus s'en vient, là! Il est plein de monde pour vous remplacer!»

Une erreur scabreuse

Quand, en mars dernier, les syndiqué-e-s eurent accepté la dernière proposition finale et globale assortie d'une menace de lock-out, les patrons préparèrent leur grand coup. Sur le chèque de paie du 16 avril 1987, ils déduisirent rétroactivement cinq semaines de cotisation syndicale et de fonds de pension; curieusement, au même moment, une malencontreuse erreur fit en sorte que le relevé de paie ne

comptait qu'une semaine de salaire. On imagine le choc...

Plusieurs employé-e-s ne surent résister. Après les pressions, les manoeuvres d'intimidation, une première convention tardive et guère avantageuse, un chèque de paie réduit, les informations patronales sur le moyen de procéder pour obtenir la désaccréditation du syndicat tombèrent en terre fertile. Une pétition à cette fin circula, qui recueillit une majorité de signatures. Motif invoqué: **le syndicat, ça coûte cher, et ça ne donne rien de plus qu'avant...**

On attend la décision avec anxiété. «Les filles doivent réaliser qu'elles ne sont pas seules, déclare Jacqueline Blais, présidente du syndicat; leurs gestes ont un impact sur les syndiqué-e-s de toutes les succursales BN au Québec. C'est à les convaincre de cela que nous mettons actuellement toutes nos énergies.»

Pendant une manif de solidarité: UNE MANIF DE SOLIDARITÉ!

Québec, 22 mai, 13h15: cinq cent délégués participant au congrès de la FAS se rendent manifester devant le complexe H pour faire pression sur la ministre Monique Gagnon-Tremblay afin qu'elle prête une oreille plus attentive aux doléances des travailleuses des garderies qui réclament une table de discussion provinciale pour parler de leurs problèmes.

La manif se déroule dans le calme et les manifestants viennent de défilier devant l'édifice de l'Assemblée nationale.

Le président de la FAS, Yves Lessard, s'installe alors devant le complexe H pour adresser la parole aux manifestants qui décident de traverser la Grande Allée pour aller l'écouter.

Un policier de la ville de Québec, qui maraude dans le secteur, décide alors de disperser les manifestants parce qu'ils bloquent la circulation. Avec son auto-patrouille, il tente de tasser la foule sur le trottoir.

Malheureusement pour son égo, le discours de Yves Lessard est plus intéressant que sa démarche policière autoritaire.

Il pousse l'effronterie jusqu'à actionner la sirène de l'auto-patrouille, enterrant de ce fait le discours du président. On lui fait signe de se taire, il se fâche fort, fort, fort.

Il descend de l'auto, saisit au hasard un manifestant et décide de «l'embarquer».

Avant même qu'il ait réussi à ouvrir la portière pour embarquer le prévenu, une cinquantaine de manifestants l'encerclent, détournent son attention, s'emparent du «prévenu», le dissimulent dans la foule et conseillent au policier de quitter les lieux «dans les meilleurs délais».



Bien fâché, bien frustré, bien déçu, mais bien conscient qu'il a tout intérêt à briller par son absence plutôt que par son insistance, le policier débarrasse les lieux, au grand plaisir des manifestants qui, finalement, peuvent entendre la fin du discours.

Quelques minutes plus tard, la foule se disperse dans le calme et on ne déplore aucun incident malheureux.

Certains diront qu'il s'agit d'une bien petite victoire. Il n'y a pas de petites victoires quand il s'agit d'empêcher une arrestation arbitraire; parlez-en aux militants et militantes du Manoir Richelieu...



Pour la première fois de son histoire, la Fédération des affaires sociales de la CSN a maintenant une équipe composée majoritairement de femmes à sa tête. Le récent congrès de l'organisme a en effet élu, de gauche à droite: Catherine Loumède, présidente; Francine Martel, secrétaire; Lucille Poirier, trésorière; Nicole Grenier, vice-présidente à la condition féminine; et Michel Fontaine, vice-président aux négociations.

RECHERCHÉ-E-S

En avril 1986, le service de l'Éducation lançait une campagne d'information dans le but de recruter des militant-e-s pour constituer une réserve de militant-e-s pour des postes de conseillères et de conseillers syndicaux à la CSN et dans les fédérations. L'opération fut un succès: plus de 90 demandes. De ce nombre, une quarantaine de candidatures ont été retenues en pré-sélection. Par la suite, les candidat-e-s ont passé une entrevue et 20 personnes ont été choisies par le comité de sélection. Elles sont actuellement 17 à compléter leur formation.

Ce programme de formation s'étend sur cinq semaines complètes et comprend des sessions de formation sur la négociation de conventions collectives, sur les règles et modes de preuve, sur l'arbitrage des griefs, sur les avantages sociaux et sur les aspects de la santé-sécurité (les lois, la prévention, etc.).

Les conditions d'éligibilité apparaissent sur l'affiche que chaque syndicat a déjà reçue. Celles et ceux intéressés à postuler pourront obtenir un formulaire d'embauche au service du personnel ou dans les conseils centraux.

Les formulaires doivent être dûment remplis et parvenir au service du personnel **AU PLUS TARD LE 17 AOÛT 1987**. Pré-sélection à la fin du mois d'août; entrevues au début de septembre. Un maximum de 20 personnes seront retenues. Les sessions de formation débuteront en octobre et s'échelonnent sur cinq mois.

BONNES VACANCES QUAND MÊME!



LA SAISON POUR « LANCER DES BALLONS » EST ENFIN REVENUE!

HI! HI! PERSONNE NE ME REGARDE... PRIVATISONS!

Youppi!

MOI JE NE VEUX PAS ME MOUILLER J'AI LA CONSTITUTION TROP FRAGILE!

Moi? BoF... J'ATTENDS UNE GROSSE VAGUE BLEUE!

ROUGE COMME JE SUIS, C'EST UNE INSOLATION

PLAGE PUBLIQUE PRIVÉE



MOI, JE PRATIQUE MA "BRASSE-CAMARADES"

AH NON! PAS ENCORE UNE FUITE!

FIRST AIDS



BLUB!

TIENS BISSONNETTE QUI NOIE LE POISSON

GARNOTTE



Les forces de l'ordre parlaient de 15,000 manifestants, la CGT, de 100,000 syndiqués, les observateurs, de 30,000 travailleurs. Chose certaine, les trois syndiqués apparaissant sur la photo étaient présents à la manifestation du 14 mai à Paris.

FRANCE

14 mai/CGT

Quelque 30,000 syndiqués sont descendus dans la rue à Paris, le 14 mai dernier, pour dire non aux mesures gouvernementales qui visent à réduire la Sécurité sociale, la «Sécu», comme on dit là-bas. La manif précédente, celle du 22 mars, convoquée également par la CGT, avait attiré 200,000 travailleurs! Mais

cette fois, il y a eu des arrêts de travail dans les services publics. Et d'autres villes, notamment Marseille et Lyon, ont vu défiler ceux et celles pour qui les acquis sociaux sont intouchables. L'essoufflement manifeste de la mobilisation s'explique peut-être par la division qui règne entre les organisations ouvrières. Un problème que l'on connaît bien ici. Quoiqu'il en soit, la CFDT prépare une manifestation monstre pour juin. Toujours pour défendre la «Sécu».

YOUGOSLAVIE

Les mineurs font une brèche

La plus longue grève depuis la guerre en Yougoslavie a pris fin le 11 mai dernier alors que les 1,700 mineurs du charbonnage de Labin, dans le nord-ouest du pays, ont mis fin à 33 jours de lutte. Ils demandaient des augmentations salariales de 100 p. cent. Ils ont obtenu une majoration de 46,5%, le renvoi de cadres de la mine et des avantages notables sur le plan des conditions de vie. Leur victoire a eu un effet d'entraînement puisque dans diverses villes, Za-

greb, Senj et Split notamment, on a signalé de nouveaux arrêts de travail.

Il faut rappeler qu'en mars dernier, le pays avait été secoué par des débrayages sans précédent suite à une législation du gouvernement Mikulic visant à limiter les salaires. Le pire reste pourtant à venir: en juillet, toujours pour se conformer aux rapports extrêmement sévères de l'OCDE et du Fonds monétaire international sur la santé économique du pays, le même gouvernement entend procéder à la fermeture d'entreprises jugées non rentables. Une mesure qui pourra entraîner la mise à pied de 300,000 travailleurs.

BRÉSIL

Autos-congrès

Des travailleurs de l'industrie automobile de seize pays, du Japon à la Hollande, de l'Italie à la Malaisie, se sont rencontrés à Sao Paulo en mars dernier pour mettre en commun leur expérience de travail et échanger sur les problèmes importants auxquels ils sont confrontés. La question du protectionnisme et des nouvelles technologies était bien sûr au cœur du débat. Cette rencontre, organisée conjointement par la CUT, la centrale nationale brésilienne et le TIE (Transnational Informations Exchange), un organisme de Hollande qui œuvre au rapprochement international des travailleurs, a permis de dégager des lignes de force importantes pour contrer les multinationales. Les délégués, tous travailleurs de la base il faut le souligner, ont jugé qu'une certaine forme de protectionnisme était essentiel pour la protection des emplois dans les pays sous-développés. Les quatre jours de débats ont amené aussi des résolutions sur la réduction du temps de travail et la nécessité d'un échange d'informations intensif entre les travailleurs de l'auto.

CANADA

Américains, les Steelworkers

La maison-mère des «Steelworkers of America» se trouve à Pittsburgh, aux États-Unis. Et les 160,000 membres de cette union au pays, en fait le plus gros syndicat du secteur privé au Canada, semblent majoritairement d'accord avec cet état de fait. Voilà ce qui ressort du congrès biennal de cette organisation qui s'est tenu à Vancouver dans la semaine du 11 mai. Mais l'initiative de Bob White des Travailleurs unis de l'automobile

qui lui, a canadianisé son syndicat, fascine plus d'un syndiqué si on en juge par les appuis massifs formulés à l'aspirant réformateur du syndicat David Patterson de l'Ontario, un fervent partisan pour la rupture de la tutelle de Pittsburgh.

PÉROU

Une première pour Garcia

Le 19 mai dernier, plus de la moitié des travailleurs du Pérou ont répondu à l'appel de la CGTP pour une grève générale de 24 heures. Selon les porte-parole de la centrale, l'arrêt de travail a été respecté par plus de 90% du personnel des usines, des administrations et du commerce. Il s'agit de la première grève générale que doit affronter le président Garcia après 22 mois de pouvoir. Soulignons que le pays fait face à d'énormes problèmes économiques et à une guerre civile larvée provoquée par les militants d'un groupe maoïste, le Sentier lumineux.

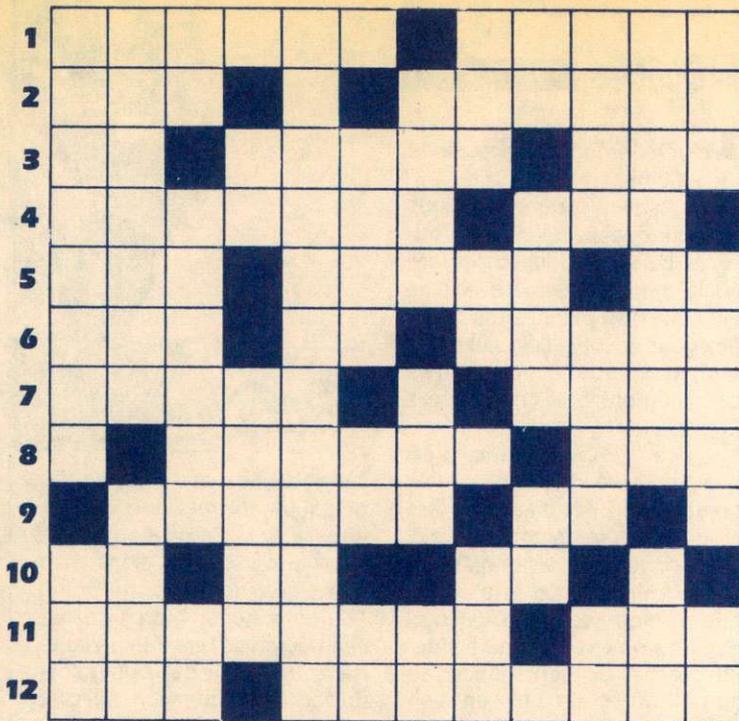
ESPAGNE

Reinosa la mort

La politique d'affrontement du gouvernement espagnol pour moderniser l'industrie du pays a entraîné la mort du militant syndical Gonzalo Ruiz, tué par les grenades des forces de l'ordre le 6 mai dernier Y Reinosa. De violents affrontements, des grèves, des mobilisations dans tout le pays n'ont pu jusqu'à présent stopper les restructurations industrielles sauvages qui ont supprimé jusqu'à présent 50,000 emplois. Et il s'agit, ne l'oublions pas, d'une initiative d'un gouvernement qui s'auto-proclame «socialiste»!

L. Gosselin

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



HORIZONTAL

1. Descente en zigzag. - Fédération des professionnel-les, salarié-es et cadres du Québec.
2. Unité monétaire du Japon. - Petit animal qui vole.
3. Sans vêtement. - Inflammation de l'oreille. - Artère sur laquelle on circule en automobile.
4. Unité monétaire de Grèce. - Coupé court.
5. Colère. - Endroit où l'on retrouve de la végétation en plein désert. - Conjugaison.
6. Adjectif démonstratif. - Parti national. - Fait des aveux.
7. Qui est dépourvu d'humidité. - Sa tour penche.
8. Prénom italien. - Se tient avec le poivre.
9. Qui a une odeur très désagréable. - Article défini.
10. Deux tiers du moi. - Dans les. - Conjonction.
11. Ce à quoi il faut répondre. - Serpent.
12. Frire (en anglais). - Hommes châtrés qui gardaient les femmes dans les harems.

VERTICAL

1. Organisation pour se donner de meilleures conditions de travail. - Mouvement Québec français.
2. Attirer par des apparences séduisantes. - On y fait cuire les aliments.
3. Douze mois. - Variété d'oxyde de fer hydraté. - Deux voyelles.
4. Du dialecte provençal. - Époque où un événement s'est produit (pluriel).
5. Médecin qui pratique l'orthopédie.
6. Prêtre musulman. - Double consonne. - Deux voyelles.
7. Enlevés. - Issue. - Pronom indéfini.
8. Du verbe (se) fier. - Deux voyelles. - Organisation des Nations Unies.
9. Post-scriptum. - Réserver s'il vous plaît. - Parcouru des yeux.
10. Du verbe être. - Rivière de France. - Avalé.
11. Petit canapé pour deux personnes. - Écrivain américain maître du conte d'horreur.
12. Pronom relatif. - Concrets. - Carte à jouer.

Solution page 26

QUIZ

Qui a dit:

- 1) «De tous les peuples gaulois, les Belges sont les plus braves».

Mac Arthur César Sénèque
- 2) «Quand tout le monde est du même avis, c'est que personne ne réfléchit beaucoup».

Lafontaine Molière Walter Lippmann
- 3) «Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant».

Shakespeare Victor Hugo François Mauriac
- 4) «De même que celui qui aime la vie évite le poison, le sage évite l'iniquité».

Jitsu-go-kiyô Udânavarga Mao
- 5) «Le glaive de la justice n'a pas de fourreau».

J. de Maistre Cervantes Diogène
- 6) «L'humanité serait depuis longtemps heureuse si tout le génie que les hommes mettent à réparer leurs bêtises, ils les employaient à ne pas les commettre».

G.-B. Shaw Voltaire Montaigne
- 7) «Ce qui reste vrai, à travers toutes les misères, à travers toutes les injustices commises ou subies, c'est qu'il faut faire un large crédit à la nature humaine».

Machiavel Jaurès Racine
- 8) «Messieurs les Anglais, tirez les premiers!».

Le comte d'Anterroche Montcalm Jacques-Cartier
- 9) «Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer».

La Bruyère Beaumarchais Molière
- 10) L'ordre est le plaisir de la raison; mais le désordre est le délice de l'imagination».

J.-J. Rousseau Baudelaire Paul Claudel

Réponses:

1) Jules César, dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules. (MDLR: Astérix serait-il Belge?...)
 2) Walter Lippmann, célèbre colomnist américain, décédé en 1974. (MDLR: Il y a la matière à réflexion...)
 3) Victor Hugo. (MDLR: et pourtant, on n'a pas encore entendu les porte-parole de Pro-Vie clamer «Ne touchez pas à la loi 101!»...)
 4) Udânavarga (Inde). (MDLR: connais pas, mais en voici une version «moderne»: «De même que celui qui aime la vie évite le SIDA, le sage évite... (complétez vous-mêmes)». Ouf!)
 5) Joseph de Maistre (1753-1821) dans Les Soirées de Saint-Petersbourg. (MDLR: oeuvre quasi introuvable dans les bibliothèques de nos magistrats d'aujourd'hui...)
 6) George-Bernard Shaw. (MDLR: à méditer tous les matins...)
 7) Jean Jaurès, cité sur le mur du fond de la dernière pièce à gauche du Musée Jean Jaurès, à Castres, en France. (MDLR: «large crédit...: est-ce que vous prenez Mastercard?...)
 8) Le comte d'Anterroche à la bataille de Fontenoy. (MDLR: pour les historiens du Dictionnaire des citations du monde entier, Karl Petit, Marabout, 1977.)
 9) Beaumarchais dans le Barbier de Séville. (MDLR: Et La Bruyère rajoute: «Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri».)
 10) Paul Claudel dans Le soulier de satin. (MDLR: «Y'en a pas un sur cent, et pourtant ils existent», disait l'autre...).

En passant par Québec

par Léonce GAUDREAU

Québec, joyau du patrimoine mondial proclamé par l'ONU. Il a fallu que des hordes de touristes américains et européens franchissent années après années ses murailles pour qu'un jour le grand monde des Nations unies (ne mettons pas de trait d'union) le proclame cérémonieusement à monsieur le maire de cette capitale qui, encore cette année, va se donner l'illusion d'une capitale nationale avec la rencontre au sommet des chefs d'État des pays francophones. C'est toujours la fête l'été, à Québec. Nos hivers passés entre nous, comme un seul peuple tricoté serré (l'État employeur, omniprésent ici, pourrait embaucher quelques minorités visibles... et invisibles), nous laissent dans une telle torpeur qu'on a hâte à l'été pour recevoir de la visite et fêter avec elle.

Au centre de cette longue fête se trouve le Festival d'été. Cette année, du 9 au 19 juillet, le Sommet des chefs d'États francophones incite ses organisateurs à offrir ses scènes à des artistes de ces pays, donc principalement d'Afrique. Programmation centrée sur les musiques ethniques qui ne sera pas sans nous rappeler la Superfrancofête (1974) qui marquait l'ouverture de Québec au monde.

Mais il n'y aura pas que le Festival d'été. Il y a maintenant aussi le Vieux-Port (nos reliquats de Québec 84) qui participe aussi à la réjouissance du peuple. Tout l'été durant. Il s'agira, lorsqu'arrivé à Québec, de consulter les rubriques des quotidiens, et plus particulièrement

celle du Soleil (Où aller à Québec), pour meubler votre séjour. Peut-être serez-vous tenté par un concert de musique de chambre (un premier festival a lieu cette année), une pièce de théâtre sous la tente au Bois de Coulonge (dans le prolongement des Plaines d'Abraham) ou à l'île d'Orléans au théâtre Paul-Hébert. Ou même encore, serez-vous suffisamment inspiré pour vous rendre jusque dans la région de Charlevoix, pour assister à l'une des nombreuses manifestations musicales (musique classique, jazz, etc) du Domaine Forget de Saint-Irénée. En sachant très bien que vous pourrez trouver facilement à vous loger dans des lits autres que ceux de Raymond Malenfant.

Vivement, revenons à Québec.

Pour y marcher. Dans le Vieux-Port de Québec, la nouvelle place à la mode. Plein de petites boutiques, cafés, bars, galeries d'art ou de pacotille ont commencé à envahir les espaces autrefois occupés par les banquiers, courtiers, à une époque où ce quartier était le centre d'affaires de Québec. Le nouveau Musée de la civilisation s'y trouve. Il demeure vide de toute civilisation, mais son architecture exceptionnellement audacieuse, tout en étant respectueuse de l'environnement de ce secteur élargi de Place Royale, sera un plaisir pour l'oeil du marcheur.

Bien sûr, vous connaissez déjà les nombreuses boutiques d'antiquités de la rue Saint-Paul. En direction ouest, vous aurez aussi le plaisir de découvrir le nouveau marché public de Québec, fraîchement aménagé près du bassin Louise et à deux pas de la gare centrale de train, elle aussi bien rénovée. Si les maraîchers n'ont pas encore emménagé dans leur nouvelle place enfin permanente, cela ne devrait pas tarder.

Peu importe, déjà ce quartier est grouillant d'activités. Les nouveaux habitants, avocats (le nouveau palais de justice est dans ce quartier), notaires, professionnels, yuppies, artistes se mêlent aux gens plus populaires du quartier qui n'ont heureusement pas encore été expulsés

de leur logement pour cause de rénovation.

Je serais tenté de vous indiquer quelques lieux où trouver la belle aubaine, l'objet rare ou la marque de bière la plus exotique de la planète, mais non, fiez-vous à votre flair. Ou votre soif, qui vous conduira très certainement à la chic taverne Chez Belley.

Le Vieux-Québec d'en haut, emmuré, n'a pas besoin de présentation. Il faut aussi goûter au plaisir de le parcourir à pied. Mais ici, vous ne serez qu'entre vous, touristes de la planète, puisqu'avec beaucoup d'acharnement, on est parvenu à vider ce quartier de son monde. Le soir venu, c'est la jeunesse rockeuse qui s'empare de la rue Saint-Jean et de ses bars et snack-bars à profusion. Le monde endimanché ne jure maintenant que par la Grande-Allée. Mais la vue du fleuve, du haut de la terrasse du château Frontenac ou de la rue des Remparts, vaut toujours le déplacement, de jour comme de nuit.

En remontant la rue Saint-Jean vers l'ouest, vous découvrirez hors les murs le faubourg Saint-Jean-Baptiste. Les citoyens ont résisté au pic des démolisseurs venus de la Colline parlementaire. C'est un quartier grouillant de vie dans lequel se rencontrent toutes les classes sociales. C'est sans doute ici que vous risquez de trouver les petits commerces, boutiques les moins tape-à-l'oeil de la ville. Aux antipodes des grands centres commerciaux de Sainte-Foy. On y fait une grande consommation d'aliments naturels. Les artistes y ont aussi trouvé refuge. Ses musiciens font parfois la programmation des quelques boîtes du quartier, tels que le Zanzibar (en début de semaine) ou en fin de semaine à l'À-Propos, ou en dehors du secteur, à l'Ainsi-soit-il (rue Cartier), au Vogue (Grande-Allée) ou au Bal du Léopard (3^e avenue à Limoilou).

De nombreux restaurants sympathiques, de bouffe locale comme le Café L'Une, le Hobbitt ou de cuisines étrangères, telles que le Berbère ou le Carthage. Tous sur la rue Saint-Jean. Vous pouvez même prendre le thé à



l'anglaise, le petit doigt en l'air, ou goûter aux meilleurs gâteaux en ville, à la Garonelle dont les deux propriétaires sont d'anciens journalistes du Soleil. Toujours aussi bien informé, Jean Garon se fera très certainement un plaisir de vous guider. Puisqu'il est question de café, on peut bien aussi revenir dans Limoilou pour goûter à l'excellente bouffe du Gros-Loup (rue de la Canardière) ou dans le Vieux-Québec, au Chantauteuil, dans ce bon vieux bistrot dans lequel on retrouve parfois encore quelques représentants de la petite rive gauche québécoise.

Le Faubourg Saint-Jean-Baptiste, c'est aussi l'endroit où se trouvent plusieurs boutiques où on peut acheter, ou échanger, livre et disques usagés. Il y a aussi, dans le quartier Montcalm, près de la rue Cartier où vous pouvez d'ailleurs vous arrêter prendre un verre à l'une des nombreuses terrasses, une petite boutique de livres et de disques usagés que je nomme parce qu'elle est à l'écart. Il s'agit du Lieu du livre, au 169 Crémazie ouest. L'amateur de musique (new wave) trouvera ce qu'il cherche chez Vinyl (664 Saint-Jean). Le jazzophile chez Sillons (56 St-Cyrille ouest) ou chez Musique d'Auteuil (1095 Saint-Jean). Dans ce dernier endroit, l'amateur de musique classique se sentira également chez lui.

Voilà. Ces informations ne sont qu'un point de départ pour rendre agréable votre séjour à Québec. Si vous êtes trop géné pour poser des questions aux gens sur la rue, consultez les journaux pour vous guider dans vos sorties culturelles ou même les pages jaunes de l'annuaire de Bell pour y trouver les marchés aux aubaines ou aux puces. Et, surtout, ne suivez pas toujours la foule. Les rues transversales sont souvent celles qui réservent les plus belles surprises.



«Prenez ça coors» cet été et financez les contras

Les buveurs de bière sont vraiment la proie désignée de la droite. Hier Brascan, et par le fait même Labatt, faisait sentir tout le poids de sa présence au Brésil. Le consortium propriétaire de la O'Keefe investit, pour sa part, en Afrique du Sud. La CSN se rappelle encore du tandem Vilas-Molson. Et voilà que le vice-président des brasseries Coors vient révéler au Congrès américain, qui enquête sur l'Iran-contragate, qu'il a contribué au financement des forces réactionnaires anti-sandinistes.

Hantée par sa peur du communisme et de sa présumée manifestation au Nicaragua, Joseph Coors avouait, le jeudi 21 mai, qu'il avait, de lui-même, contacté son «ami» feu William Casey, directeur de la CIA, pour lui indiquer qu'il se portait volontaire pour soutenir financièrement les actions des contras. M. Casey, à regret, lui apprenait, selon les agences AFP et Reuter, «qu'il ne pouvait rien faire mais avait organisé une rencontre avec «le type qu'il fallait voir»: Oliver North».

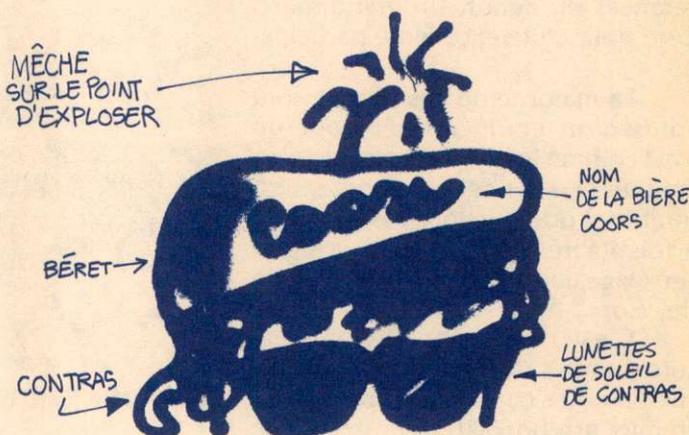
Sur les conseils du sympathique colonel North (le désintéressé marchand d'armes qui ne touchait qu'une maigre commission de 40% sur les armes vendues aux contras par son entremise), Joseph Coors déposait 65 000 \$ dans un compte suisse qui ont servi à l'achat d'un petit avion.

Si certains millionnaires américains ont versé des fonds pour avoir l'occasion de serrer la pince au président Ronald Reagan, ce n'est sûrement pas là la motivation qui a provoqué la réaction de M. Coors.

Une vieille connaissance

Joseph Coors est une connaissance de longue date du chef de la Maison blanche. Il n'a qu'à lui communiquer l'heure de sa visite pour que les portes du bureau oval s'ouvrent toutes grandes. Parce qu'en plus de la bière, M. Coors brasse bien d'autres affaires. Notamment, il est vice-président de la Heritage Foundation, le groupe de réflexion d'extrême-droite qui conseille le président Reagan.

C'est la Heritage Foundation qui a moussé les bienfaits de la privatisation et incité le gouvernement américain à se désengager des services sociaux de manière relativement simple: couper les budgets en éducation, en santé, en services so-



ciaux. À l'inverse, les penseurs, en avalant une bonne Coors fraîche, sans doute, conseillaient au gouvernement d'accroître les budgets militaires pour commander plus d'armement et mettre au point la guerre des étoiles. Tout cela pour que le complexe militaro-industriel des États-Unis puisse vivre sagement.

Rappelons-nous les Chinois

Tout cela rappelle l'époque où les communautés religieuses à la tête des écoles du Québec vendaient allègrement des petits Chinois 5 sous pièce. Tous les élèves collectionnaient leurs Chinois. Cette levée de fonds permettait de contrer l'action des communistes de Mao à l'endroit des religieuses et religieux qui tentaient d'enrayer le mouvement du PC chinois et favorisaient le retour de Tchan Kai Chek de son île de Taïwan.

De nos jours, il est tout de même plus agréable de n'avoir qu'à se payer une bonne bière bien froide pour fournir quelques balles pour ravitailler le fusil-mitrailleur d'un contra.

Cet été, «prenez ça coors», les contras vous en seront reconnaissants et feront une petite prière à votre intention à Somoza, ce gentil dictateur qui est inévitablement au ciel, puisqu'il détestait les communistes de tout son coeur et de tout son porte-feuille gonflé des dollars volés aux paysans, travailleuses et travailleurs du Nicaragua.

Yvan Sinotte

MERCI!

Avec cette dernière parution de NOUVELLES CSN avant les vacances prend fin notre concours de «photos sur les lieux de travail» lancé en janvier dernier.

Vous nous avez envoyé, pendant ces six mois, plus de 110 de ces photos, ce qui constitue, il nous faut l'avouer, un succès qui dépasse nos espérances du début. Un grand merci sincère pour cette excellente participation.

La majorité de ces photos sont de plus d'un grand intérêt pour un journal comme le nôtre, tant sur le plan technique que sur celui du contenu. À un point tel que le choix des gagnants a parfois été très difficile. Mais les règles du jeu exigeaient de n'en choisir qu'une seule, alors...

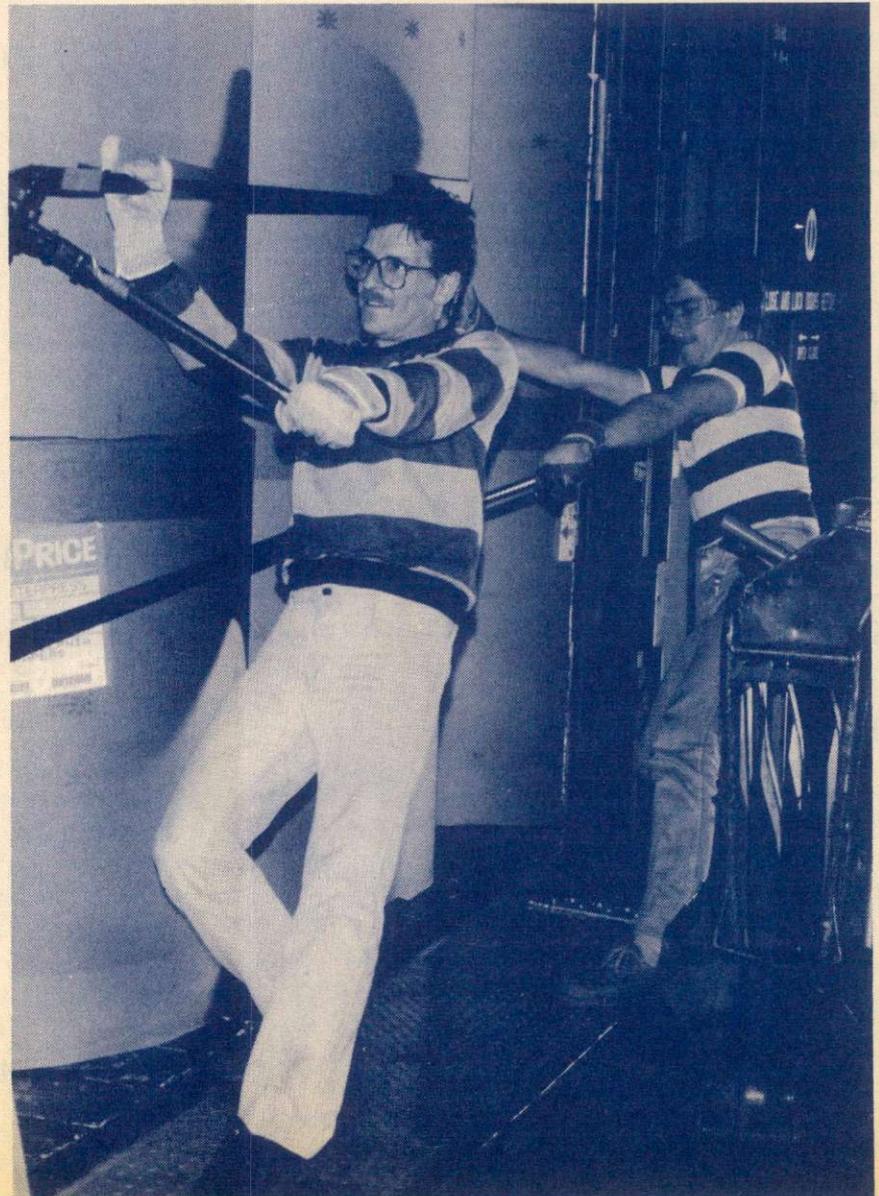
C'est finalement la photo gagnante du mois de mai qui remporte la palme de notre concours de photos, et le premier prix de \$500 qui y est rattaché par la Caisse populaire des syndicats nationaux de Montréal et la Caisse d'économie des travailleurs et travailleuses de Québec. On se souviendra qu'elle est l'oeuvre de Daniel Messier du Centre hospitalier Honoré-Mercier, à Saint-Hyacinthe.

Quant au deuxième grand prix de \$300, les effets du hasard font que c'est la dernière «photo gagnante du mois», celle du mois de juin, qui est couronnée à ces deux titres. Christian Tremblay, d'Abitibi Price à Alma, nous l'a fait parvenir en précisant qu'on y voit ses camarades de travail Jean Fortin, inspecteur de wagons, et Martin Gauthier, journalier, en pleine action. Il recevra donc également le prix de \$200 rattaché à la «photo du mois».

Et en guise de remerciements pour tous ceux et toutes celles qui ont participé à ce concours mais qui n'ont pas gagné, nous avons décidé, en ce dernier numéro de la saison, de consacrer quatre pages à une quinzaine de leurs photos. Allez voir en pages 8 à 11: peut-être vous y reconnaitrez-vous!



La photo gagnante de l'année



Le deuxième prix de l'année et photo gagnante du mois!